

kamel
mennour 

kamel mennour
Paris 6
47 rue Saint-André-des-Arts
5 & 6 rue du Pont de Lodi
Paris 8
28 avenue Matignon
+33 1 56 24 03 63
www.kamelmennour.com

MARYAN
PRESSE / PRESS
(selection)

{ galleries }
MARCHÉ DE L'ART



Ci-dessus

Maryan S. Maryan,
Personnage,
1974, h/t, Ø 70 cm
©MARYAN. COURTESY
THE ESTATE OF
MARYAN AND KAMEL
MENNOUR, PARIS.

**À droite, de haut
en bas**

Allora &
Calzadilla, *Graft*,
2022, chlorure de
polyvinyle recyclé,
dimensions
variables, détail
COURTESY DES
ARTISTES ET GALERIE
CHANTAL CROUSEL,
PARIS. PHOTO S. PELLION
DI PERSANO.

Emil Szittya,
*Personnages dans
un village*, v. 1942,
gouache sur papier,
33 x 49,5 cm
GALERIE LAURENTIN,
PARIS.

Augustin
Frison-Roche, *Vif
et crevant l'exquise
broderie*, 2021,
huile sur bois, feuille
d'or, 60 x 60 cm
©GALERIE GUILLAUME,
PARIS.

**MARYAN,
ENTRE TRAGIQUE
ET GROTESQUE**

Convulsive, la peinture
de Maryan a la stridence
d'un cri muet et sans fin.
Il est temps de donner
toute sa place à cet

artiste oublié qui a survécu à Auschwitz et dont on redécouvre enfin l'œuvre provocante, dérangeante et tourmentée, débutée sur le conseil de son psychiatre pour tenter de le délivrer de ses angoisses. La galerie Kamel Mennour, qui vient d'annoncer la représentation de son *Estate*, a choisi à cette occasion d'exposer des œuvres des années 1960-1970 de la période américaine de l'artiste (de 20 000 € à 100 000 €), sous le commissariat de Lucas Djaou, tandis que la galerie Claude Bernard montre des œuvres des années 1950. Installé à Paris à partir de 1950, l'artiste polonais né en 1927 a ensuite vécu aux États-Unis jusqu'à son décès en 1962. Maryan le rescapé, au visage étonnamment doux et ingénu, pose à travers son œuvre un regard sur le monde, insupportable et kafkaïen, où le tragique ne cesse de basculer dans le grotesque. **V. DE M.**

« THE ESTATE OF MARYAN. UNE PEINTURE VÉRITÉ »,
galerie Kamel Mennour, 47, rue Saint-André-des-Arts,
75006 Paris, 01 56 24 03 63, www.kamelmennour.com
et galerie Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts,
75006 Paris, 01 43 26 97 07, www.claude-bernard.com
du 31 mars au 28 mai.



MARYAN

Galleries Claude Bernard et Kamel Mennour - Paris-6^e
Jusqu'au 28 mai 2022

Alors que la Galerie Claude Bernard montre au même moment des œuvres des années 1950 où l'artiste évoluait dans un style « figuratif expressionniste », la Galerie Kamel Mennour, qui en gère désormais l'estate, offre une exposition solo à Maryan (1927-1977), né Pinchas Burstein au sud-est de Cracovie dans une famille juive polonaise, en s'appuyant sur le commissariat de Lucas Djaou. Cet accrochage est principalement axé sur les années pop de l'artiste, concomitantes à son arrivée aux Etats-Unis, en 1962. La présentation très soignée (une quarantaine d'œuvres réunies, peintures et dessins), avec ses cimaises colorées créant des continuités et ruptures avec l'œuvre musicale de Maryan, met particulièrement à l'honneur ce peintre singulier, à la fois pop, expressionniste et brut, dont les personnages grotesques, les plages de couleurs vives et le cerné cartoonesque ont beaucoup influencé Peter Saul, Keith Haring, Robert Combas ou encore Philip Guston. Compter entre 20000 et 100000 euros. — V. DE.

© «Maryan. Une peinture vérité», Galerie Claude Bernard, 7-9, rue des Beaux-Arts, Paris-6^e, www.claude-bernard.com, et Galerie Kamel Mennour, 47, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6^e, www.kamelmennour.com

4_Ane et Patrick Poirier, *Le Journal d'Ulysse*, 2021, tempera, pastel sec et fleurs séchées. © Photo N. Brasseur.

5_Didier Boussarie, *Amour en cage*, 2011, tempera sur papier, 102 x 66 cm. © D. Boussarie/Galerie Maria Lund.

6_Maryan S. Maryan, *Personnage*, 1974, huile sur toile, 70 cm. © Archives kamelmennour.

Maryan

Une peinture vérité

Galerie Kamel Mennour, Paris, France

Thursday 31 March 2022 - Saturday 28 May 2022 - Événement terminé.

Avec des œuvres d'art premier prêtées par la Galerie Flak et la Galerie Lucas Ratton



Né en 1927 au sud-est de Cracovie dans une famille juive polonaise, Pinchas Burstein ne pouvait traverser qu'avec heurts et fracas le conflit le plus meurtrier du XXe siècle – dont il fut seul rescapé parmi les siens. Celui qui se fit plus tard connaître sous le nom de Maryan S. Maryan laissa derrière lui une œuvre dont la puissance chromatique et stylistique fut souvent perçue comme un miroir déformant de son histoire personnelle. Son art ne fut pourtant pas une revanche sur les événements et l'artiste refusa toujours que son œuvre soit comprise au seul prisme de son expérience concentrationnaire. « La plupart de ce qu'on a écrit sur moi, c'est du bidon » écrivait-il l'année de sa disparition. De sa première exposition à Jérusalem en 1949 à sa disparition brutale en 1977 à New York, Maryan fit de l'art un moyen cathartique vital, sans haine mais non sans clairvoyance. Ce qu'il peignit fut moins un témoignage de son passé que celui du destin brutal et émouvant de l'Homme. Longtemps oublié, bien que considéré par ses pairs comme le père de la Nouvelle Figuration, Maryan ne fut pas un artiste témoin, ni un artiste fou ; son délire s'arrêtait au pinceau. Ni militant, ni porte-parole d'une cause, Maryan chercha à donner à voir le monde tel qu'il le vécut, le perçut et, certainement, tel qu'il est réellement.

Dans les années 1950, il vit à Paris, où la mode est à l'abstraction. Il fréquente les artistes de la scène artistique d'alors, de l'École de Paris à Cobra, au contact desquels il compose une peinture que l'on pourrait qualifier de « figurative expressionniste » dans le sillon du français Jean-Michel Atlan et du mexicain Rufino Tamayo. En 1961, l'exposition Nouvelle Figuration organisée par le galeriste Mathias Fels met en lumière le renouveau du courant figuratif qui se développe alors en Europe. Sur les cimaises, les œuvres de Maryan côtoient celles de Karel Appel, Francis Bacon, Alberto Giacometti ou encore Jean Dubuffet.

L'arrivée de Maryan aux États-Unis en 1962, puis sa naturalisation comme citoyen américain en 1969 marquent l'entrée dans une nouvelle période, caractérisée par la découverte d'un mode de vie consumériste – l'American way of life. L'expressionnisme abstrait se retire alors de la scène artistique et l'époque est au Pop art, auquel Maryan est des plus attentifs. Il observe minutieusement ce mouvement artistique qui, loin de se limiter à la seule sphère culturelle, se transforme en véritable phénomène de société. Cette découverte opère un changement de paradigme majeur dans son travail : Maryan s'épanouit dans sa vie new-yorkaise, il développe une peinture personnelle nourrie d'influences multiples, populaires et folkloriques. Cet éclectisme original contribue à forger le style « maryanesque » désormais si reconnaissable.

Souvent sans titre, les tableaux de cette période sont peuplés de personnages solitaires tous vêtus de vêtements extravagants, comme exposés à la vue de tous sur une scène de théâtre. Si beaucoup sont anonymes et non identifiés, il est cependant possible d'y voir des autoportraits, masqués derrière de larges lunettes. Parmi le fourmillement des personnages se trouvent des membres du Ku Klux Klan – la société secrète terroriste suprémaciste blanche connaît un regain d'activité dans l'Amérique des années 1960 –, des inconnus en costume cravate – banquiers de Wall Street ou hommes d'affaires –, des personnages à la bouche remplie de sucres d'orge, des figures rieuses ou moqueuses. Certains anonymes portent un bonnet d'âne, d'autres arborent des coiffes leur tombant dans les yeux : leurs chapeaux tantôt melon tantôt pointus, cabossés, déformés voire surdimensionnés sont de lointains échos à ceux des Pénitents de Séville. Ils évoquent aussi les œuvres de Diego Rodríguez, Francisco de Goya et Frans Hals, que Maryan admirait. Si elles dressent une satire mordante de la société, ces créations semblent avant tout inspirées par le quotidien de l'artiste ou par des chocs esthétiques inattendus, telle la série des personnages déguisés en Napoléon (inspirés d'une statuette de l'empereur offerte par un ami collectionneur) ou les surprenantes scènes de corridas réalisées après des séjours en Espagne, dans lesquelles le bourreau fait face à sa victime.

L'ensemble se déploie en une étonnante galerie de portraits cocasses, caricaturaux, grotesques et colorés, où les personnages successivement crient, sourient, rient, grimacent, se goinfrent de sucreries, vomissent, tirent la

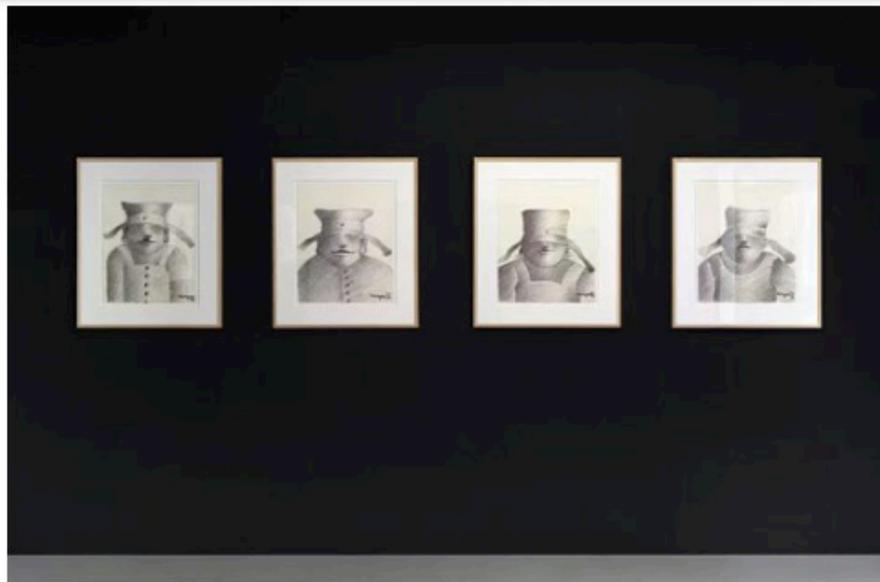
langue, se cachent sous des masques voire exhibent leurs parties génitales. Le monde pictural de Maryan est peuplé de personnages étranges et curieusement attachants. Sous son pinceau, l'art est modelé à l'image de l'homme : il se présente au regardeur de manière aussi triviale que grandiose. De fait, ses personnages semblent surgir d'un univers carnavalesque acide et émouvant. C'est une grande fête, une mascarade, une incroyable « ménagerie humaine » qui s'expose, d'après l'expression de l'artiste. En cela, la peinture de Maryan nous saisit dans notre plus profonde intimité. Parce qu'elle dérange, provoque et attendrit, elle nous rappelle la cruelle vérité que l'homme est un animal, écartelé entre ses émotions contraires et changeantes. La multitude de symboles et d'histoires que donne à voir son œuvre forme une « synthèse de l'ensemble des manifestations populaires de l'humanité », selon la formule employée à l'occasion de l'exposition Hommage à Maryan (1978), organisée à la Galerie de France.

Ces « manifestations populaires » puisent à des sources d'une étonnante variété, du chatoiement des costumes folkloriques, que l'artiste a pu observer lors de fréquentes visites au Musée de l'Homme, au graphisme anguleux de l'art qu'on qualifie alors de « tribal », que Maryan collectionne. De Paris à New York, au sein des lieux de vie de Maryan – lieux de passage, hôtels ou appartements – les objets occupent une place particulière. C'est au mythique Chelsea Hotel, où réside et s'exprime la bouillonnante scène artistique new-yorkaise, que Maryan s'installe fin 1973. Son appartement se dévoile sur les photographies prises par son galeriste Allan Frumkin en 1977 : le lieu regorge d'objets hétéroclites et d'œuvres d'art. L'artiste s'est créé un musée personnel où ses propres créations dialoguent avec des objets insolites provenant du monde entier. Cheval à bascule polonais, robot à pile japonais, marionnettes en bois, distributeurs de chewing-gum, masques rituels ou populaires, poster de Marilyn Monroe, céramiques mexicaines, figurines Disney, comics, icônes religieuses : ce formidable rassemblement d'une absolue disparité esthétique fut le terreau fertile duquel émergea l'univers fantastique de Maryan.

Le 15 juin 1977, l'artiste succombe à une attaque cardiaque dans son appartement new-yorkais. De ses cinquante années d'existence, il lègue un héritage artistique complexe à l'esthétique pionnière. L'univers qu'il s'est créé, les personnages qu'il a inventés, la société qu'il a caricaturée constituent des images singulières de l'époque qu'il a traversée. Fabuleux coloriste, dessinateur hors pair, il contribua au développement d'une manière picturale aujourd'hui rendue célèbre par des artistes comme Peter Saul, Keith Haring, Robert Combas ou Philip Guston. Certains aiment y voir un héritage de Fernand Léger, dont il avait suivi les cours à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Ses grands et épais traits noirs qui contraignent une couleur explosive annoncent la forme des graffitis. En ce sens, Maryan est l'un des précurseurs d'une peinture libre et vraie, reconnaissable à son graphisme efficace qui exerce encore aujourd'hui une puissante influence sur les jeunes générations d'artistes contemporains. Une peinture expressionniste que Maryan qualifiait de « peinture-vérité ». En tout état de cause, chez Maryan, l'émotion fait reculer l'horreur.

Depuis une dizaine d'années, les institutions culturelles internationales en ont pris la juste mesure et lui consacrent expositions et publications. Grâce au don réalisé par Annette M. Maryan en 2012, le Centre Pompidou a enrichi sa collection d'une cinquantaine d'œuvres de l'artiste, parmi lesquels neuf dessins de la série Napoléon. En 2013, le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (MAHJ), sous le commissariat de Nathalie Hazan-Brunet, lui consacre sa première rétrospective parisienne depuis sa disparition. Le Museum of Contemporary Art North Miami (MOCA) expose actuellement une rétrospective qui sera montrée au Tel Aviv Museum of Art à la fin de l'année 2022. Kamel Mennour a choisi ici de nous faire redécouvrir l'œuvre de l'un des chefs de file de la Nouvelle Figuration qui traversa le XXe siècle à contre-courant.

À mon ami Antonio Seguí (1934-2022), ami de Maryan, qui s'est éteint le 26 février dernier.
— Lucas Djaou, commissaire de l'exposition





Plus

Créer un blog Connexion

Véronique Chemla

Informations et analyses de géopolitique, sur l'antisémitisme, la culture, les Juifs, le judaïsme, Israël, l'Histoire et l'aviation.

Affaire al-Dura/Israël	Avion/Mode/Science/Sport	Chrétiens/Christianisme	Culture / Droit d'auteur	France
Il ou elle a dit...	Judaïsme/Juifs	Monde arabe/Islam	Shoah (Holocaust)	Articles in English

« Le goût de la vérité n'empêche pas la prise de parti. » (Albert Camus)
 « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du Soleil. » (René Char).
 « Il faut commencer par le commencement, et le commencement de tout est le courage. » (Vladimir Jankélévitch)
 « Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort. Il est de porter la plume dans la plaie. » (Albert Londres)
 « Le plus difficile n'est pas de dire ce que l'on voit, mais d'accepter de voir ce que l'on voit. » (Charles Péguy)

Lundi 23 mai 2022

Maryan (1927-1977)



Maryan (1927-1977), né Pinchas Burstein, est un peintre figuratif expressionniste Juif d'origine polonaise et rescapé de la Shoah. En 1947, il fait son aliyah et étudie à la New Bezalel School of Art à Jérusalem. En 1950, il s'installe à Paris - il y est influencé par la Nouvelle Figuration - et en 1968 à New York. Là, en 1969, il acquiert la nationalité américaine sous le nom de Maryan S. Maryan. En 1975, il réalise un film « Ecce Homo ». A Paris, la Galerie Kamel Mennour accueille l'exposition "Maryan. Une peinture vérité" avec des œuvres d'art premier prêtées par la Galerie Flak et la Galerie Lucas Rattou.

« Je n'oblige personne à aimer ma peinture mais qu'on me colle pas des étiquettes, par exemple : peinture dénonciatrice, agressivité sans bornes, ou alors, on dit aussi : "Ça m'étonne pas avec son passé concentrationnaire" [...] En ce qui concerne ma peinture, je déclare officiellement que moi j'aurais plutôt appelé ma peinture, peinture-vérité ». Maryan, in catalogue de la galerie Ariel, Paris, 1977



Peinture-vérité

Maryan S. Maryan est né en 1927 à Novy-Sacz (Pologne) sous le nom de Pinchas Burstein.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Maryan survit dans différents ghettos, camps de travail et camps de concentration en Pologne. Sa famille est décimée lors de la Shoah.

En 1945, à la libération des camps par les Russes, Maryan est blessé par balle à la jambe et amputé. Il se trouve dans les camps de réfugiés en Allemagne, pays où il pense s'installer.

En 1947, persuadé par un dirigeant de l'Agence Juive, il fait son aliyah et est admis, grâce à une bourse, à la New Bezalel School of Art à Jérusalem (1948-1949), où il s'inscrit aux cours d'arts appliqués.

En 1949, a lieu sa première exposition personnelle à la YMCA, à Jérusalem.

Vers 1950-1962, Maryan s'installe à Paris. Il complète sa formation pendant trois ans à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-arts, dont deux ans dans la section « Lithographie ». Il réalise des lithographies, dont les illustrations pour « Le Procès » de Franz Kafka. Il assiste aux cours de Fernand Léger, voyage en Europe et aux Etats-Unis avec son épouse, Annette Minna rencontrée en 1950 à Paris.

Focus

Maryan (1927-1977)

Maryan (1927-1977), né Pinchas Burstein, est un peintre figuratif expressionniste Juif d'origine polonaise et rescapé de la Shoah. En...



Qui êtes-vous ?

Journalist-Photographer for Pajamas Media, American Thinker, Ami and FrontPage Mag. Former correspondent for Guysen International News. I wrote articles for Haaretz and L'Arche. Regular columnist on Radio Shalom Nitsan

Bibliographie : « L'œuvre de Bat Ye'or et sa réception. Jusqu'où la contradiction est-elle possible ? » in Marc Crapez (dir.), Femmes, totalitarisme & tyrannie. Paris, Les Editions du Cerf, « Collection Cerf Patrimoines », 2019, 392 pages
2015-2020 : Middle East Forum Grantees (Bourses).
2017-2018 : Membre du Conseil syndical du SNJ (Syndicat National des Journalistes) - Section régionale d'Île-de-France.

I have published documented messages, but not defamating remarks. Je publie les réactions exprimant des opinions argumentées, mais non celles diffamatoires.
 Contact me at veroniquechemla5@gmail.com

Marqué par ses cinq années d'internement, il développe un style figuratif, expressionniste, coloré. Peint des monstres, personnages à l'expression grotesque ou clownesque, tirant la langue ou aux poses vulgaires, des hommes de pouvoir – soldats, juges – et des marginaux, des animaux quasi-humanisés ou des hommes animalisés. Imprègne ses premières œuvres de thèmes Juifs. Il participe au lancement du mouvement artistique de la Nouvelle figuration.

En 1952, la Galerie Breteau présente la première exposition parisienne de Maryan.

En 1956 débute la collaboration de l'artiste avec la Galerie de France (Paris).

Maryan est distingué en 1959 par le Prix des Critiques d'Art à la Biennale de Paris.

Il s'installe en 1962 à New York et se rend souvent en Europe où il expose.

En 1963, il commence sa collaboration avec la Allan Frumkin Gallery new-yorkaise qui organise plusieurs expositions à New York et à Chicago.

Sa première exposition à la Galerie Claude Bernard date de 1966.

Maryan obtient la citoyenneté américaine sous le nom de Maryan S. Maryan en 1969.

En 1975, il réalise un film « Ecce Homo »

Il est nommé Chevalier de l'Ordre des arts et lettres par le Ministère de la Culture français en 1976.

Maryan meurt à New York en 1977, à l'âge de 50 ans. Il est enterré au Cimetière de Montparnasse à Paris.

En 2012, la galerie Claude Bernard a présenté des œuvres de Maryan.

Le MAJH rendit hommage à Maryan du 6 novembre 2013 au 9 février 2014. En 2013-2014, le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme (MAJH) a présenté non une rétrospective, mais la première exposition importante en Europe dédiée à l'œuvre de Maryan et dénommée l'exposition *La Ménagerie humaine*. A l'exception d'un "tableau clé de 1952", cette exposition "reprennent les temps forts de l'œuvre peint et dessiné de 1960 à 1977. Elle comprend, outre les carnets de 1971 – donnés par la veuve de l'artiste au Musée national d'art moderne en 2012 –, vingt peintures et une trentaine de dessins regroupés par séries. Des extraits du film *Ecce homo*, tourné au Chelsea Hotel en 1975, sont montrés dans le parcours". Pour la première fois, est montré un ensemble de dessins créés en 1971 par Maryan, *Ecce homo*, qui "constitue le cœur et la trame de l'exposition. Avec un humour désespéré et ravageur, l'artiste y revient sur son enfance, sur sa traversée de la guerre, qu'il accompagne de commentaires lapidaires dans un anglais mâtiné de français, de yiddish et de polonais". Autour de son exposition, le MAJH a proposé des conférences, lectures, visites guidées, podcasts, etc.



La Galerie Polad-Hardouin de Paris a présenté l'exposition *Jacques Grinberg, Michel Macréau, Maryan, Marcel Pouget : retour sur quelques artistes de la Nouvelle Figuration* invitant à redécouvrir quatre peintres emblématiques de la Nouvelle Figuration : Jacques Grinberg, Michel Macréau, Maryan, Marcel Pouget. "Après le refus brutal du nouveau maire de Carcassonne cet été d'accueillir la donation qui était en cours de la collection Cérés Franco, sa fille, Dominique Polad-Hardouin, a choisi de mettre l'accent sur quatre artistes importants de la Nouvelle Figuration. La collection Cérés Franco est constituée de 1 500 œuvres (peintures, sculptures, dessins), d'une valeur de plus de 4 millions d'euros. Pendant près de 50 ans, Cérés Franco a rassemblé des œuvres de l'art populaire, de l'art naïf brésilien, d'artistes autodidactes (*outsider artists*) ou encore d'artistes se réclamant du courant de la Nouvelle Figuration". La "galeriste Cérés Franco, qui joua un rôle fédérateur au sein de ce mouvement, et plus particulièrement pour ces artistes. C'est donc naturellement que sa fille, Dominique Polad-Hardouin, s'est imprégnée de cette esthétique, et a exposé ceux qui, quelques générations plus tard, ont inscrit leurs pas dans ce chemin.



Follow @VeroniqueChemla on
Twitter
<https://www.facebook.com/veronique.chemla.7>
<https://independent.academia.edu/V%C3%A9roniqueChemla>
<https://issuu.com/veroniquechemla>
<https://fr.scribd.com/chemla-3>
<http://fr.slideshare.net/veroniquechemla7>
<http://www.youscribe.com/veroniquechemla5/>
<http://www.calameo.com/accounants/4522342>
<https://www.instagram.com/veroniquechemla/>
<https://vk.com/veroniquechemla>

**CE BLOG A BESOIN DE VOS
DONS POUR PERDURER. JE
VOUS REMERCIE POUR
VOTRE GENEROSITE.**

En 2008, l'exposition collective « Nouvelle Figuration : acte III » organisée à la galerie entendait ajouter un troisième volet à celles de la galerie Mathias Fels (1961 et 1962) et mettre en lumière ce courant qui a perduré, malgré son manque de cohésion et de visibilité, et a infusé la jeune peinture contemporaine".



"Peintures, dessins, gouaches, sérigraphies, les supports utilisés sont aussi multiples que leurs univers graphiques. Pourtant, une vibration commune émane de ces œuvres : l'omniprésence de l'humain, et cette volonté forcée de traduire ce qu'il a de plus ardent, de plus rayonnant, mais aussi ses méandres les plus sombres et les plus tragiques. Ces artistes ne reculent ni devant le grotesque ni devant la caricature pour exprimer ce monde qui les hante".

Maryan occupait l'espace 2 de la galerie, "avec une peinture de la fin des années cinquante, des pastels et un ensemble de sérigraphies en noir et blanc. On y retrouvait ces figures d'un carnaval mordant, affublées de masques et d'insignes de pouvoir, exorcisant la souffrance, l'humiliation et la mort. Exécutées pendant la période new-yorkaise de l'artiste, elles ont été montrées pour la première fois à la galerie".



La Nouvelle Figuration : chaînon manquant de la peinture contemporaine

L'expression "Nouvelle Figuration" apparaît pour la première fois en 1950 sous la plume de Jean-Michel Atlan, célèbre artiste COBRA, dont l'oeuvre "ni figurative ni abstraite, eut une influence décisive sur le jeune Maryan, arrivé récemment de Jérusalem. L'amitié solide qu'ils nouèrent métamorphosa le style de sa peinture, évoluant vers une abstraction narrative et géométrisante. Elle bascula ensuite dans les années 1960 vers la représentation obsessionnelle et symbolique de personnages solitaires incarnant un pouvoir aveugle et absurde".

Dans l'art à Paris alors dominé "d'un côté par l'abstraction, et de l'autre par les peintres figuratifs de la Nouvelle École de Paris, des artistes issus des mouvements expressionnistes et Cobra qui ne se reconnaissaient pas dans la figuration traditionnelle de leur époque, jugée trop académique, ont exploré une voie alternative".

Recourant à "la dynamique et la force lyrique de l'abstraction, ils dépassent ce clivage de la représentation pour exprimer un univers intérieur allusif, profus et inquiet. La figure humaine, les désirs et les angoisses, sont au coeur de leurs préoccupations".

En "1961 et 1962, deux expositions manifestes, « Une Nouvelle Figuration I&II », vont rassembler chez le marchand Mathias Fels à Paris, ces peintres en quête d'une autre représentation. Les critiques Jean-Louis Ferrier et Michel Ragon, donnent successivement corps, dans les textes d'introduction des catalogues, à une définition en creux de la Nouvelle Figuration. Venant d'horizons fort différents, ces artistes étaient moins réunis par un style ou une facture semblable, que par une insatisfaction commune face à la peinture de leur époque. Ainsi, Maryan et Marcel Pouget exposèrent aux côtés de Pierre Alechinsky, Enrico Baj, John Christoforou, Asger Jorn, Francis Bacon, Bengt Lindström, Jean Messagier, Paul Rebeyrolle et Peter Saul".

De ce "mouvement d'ampleur internationale fit de Paris son centre névralgique, où gravitaient artistes, critiques d'art et collectionneurs". Jacques Grinberg, "le plus jeune des quatre peintres exposés, fut une force vive de la Nouvelle Figuration, multipliant les expositions, et participant à des salons aux côtés de ses confrères".

En 1962, "la jeune critique d'art et commissaire d'exposition brésilienne", Cérés Franco, rencontra Michel Macréau et découvrit la Nouvelle Figuration. Cérés Franco eut "un rôle fédérateur entre les artistes de ce mouvement, qu'elle fit connaître hors de France, grâce à des expositions organisées au Brésil et en Espagne, et pour certains d'entre eux (Macréau, Pouget, Grinberg) dans sa galerie L'OEil de Boeuf, inaugurée en 1972".

"Parallèlement, un mouvement fédéré autour de la figure du critique d'art Pierre Restany vit le jour dès 1960 dans l'atelier d'Yves Klein. Plus uni, construit et répondant à des idéaux à la fois esthétiques et politiques communs, puisant son inspiration dans la réalité de son temps, le groupe des Nouveaux Réalistes (Arman, Raymond Hains, Martial Raysse, Daniel Spoerri, Jean Tinguely, Villégé), eurent raison de la Nouvelle Figuration en tant que mouvement, et ouvrirent la voie à la Figuration Narrative (Erro, Rancillac, Klaseen, Monory...). La Nouvelle Figuration ne parvint pas à se faire une place en France, ignorée des critiques d'art et des institutions pendant près de cinquante ans.

Manquant de cohésion, ce groupe se désagrégea au milieu des années 1960. Maryan, lassé des mondanités parisiennes s'était installé définitivement à New York dès 1962".

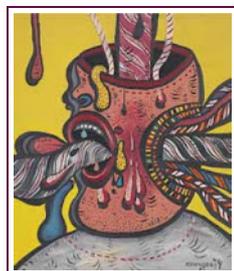
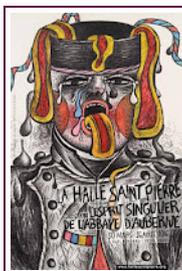
Si "la manière de Macréau, mêlant énergiquement peinture, écriture et graphisme, fut peu comprise de son temps, elle annonçait avec vingt ans d'avance l'esthétique de

Jean-Michel Basquiat, A.R. Penck, et Robert Combas qui trouvèrent un écho autrement plus favorable au début des années 1980. Les affinités entre ces artistes méritent d'être creusées".

Quant "aux visions rythmiques et hallucinées du «psychopeintre» Marcel Pouget, sa manière de cerner de blanc les silhouettes de ses personnages, de recourir aux teintes électriques et acides, elles ont très certainement inspiré les Nouveaux Fauves allemands, en particulier certaines peintures de Jörg Immendorff. Ce dernier aurait d'ailleurs vu chez Cérés Franco, la toile *La Salle de récréation de l'hôpital psychiatrique* (1978), alors qu'elle l'exposait dans sa galerie. Jacques Grinberg, qui absorba tout au long de sa carrière des influences diverses (kabbale, tao), mais toujours fidèle à cette figuration énergique, symbolique et géométrique, porta la Nouvelle Figuration jusqu'au seuil du XXIe siècle".

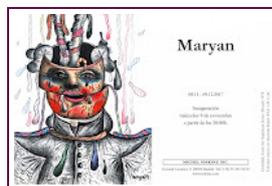
"De l'autre côté de l'Atlantique, en observant les peintures et les dessins de Maryan, et plus précisément la série de la *Ménagerie humaine*, on ne peut que songer aux personnages cagoulés peuplant les toiles de Philip Guston. Celui qui décida en 1967 d'abandonner l'expressionnisme abstrait, partage avec le peintre d'origine polonaise ce même goût pour le grotesque, la dérision et un certain humanisme. Goût également partagé avec George Condo, où la composition, la récurrence des insignes de pouvoir tout comme les accoutrements de clowns que l'on retrouve dans ses récents portraits imaginaires, rappellent encore une fois la force colorée et brutale des œuvres de Maryan".

La Halle Saint-Pierre a présenté *L'ESPRIT SINGULIER. Collection de l'Abbaye d'Auberive*, exposition collective, avec des œuvres notamment de Maryan. L'Esprit singulier proposait "le fonds de l'Abbaye d'Auberive. Son fondateur, Jean-Claude Volot, collectionneur conduit par son désir, son intuition et ses émotions, a réuni en trois décennies plus de 2500 œuvres constituant l'une des plus grandes collections d'art moderne et contemporain où dialoguent art singulier, expressionnisme figuratif et art populaire".



L'exposition, montrait "environ 600 œuvres de 70 artistes, parmi lesquels des grands noms de la photographie (Joel-Peter Witkin...), de l'art brut (José Francisco Abello Vives, Philippe Dereux, Anselme Bois-Vives), de l'art singulier (Louis Pons, Fred Deux, Michel Macréau), de la figuration libre (Robert Combas, Hervé di Rosa...), de l'art contemporain (Ernest Pignon-Ernest, Myriam Mihindou, Gao Xingjian...) ou encore surréaliste (Hans Bellmer). Les filiations, les jeux de miroir, les fils invisibles façonnent cet ensemble en nous rappelant que le fondement de l'art réside dans sa puissance à ébranler la norme".

La [Michel Soskine Inc. gallery](#) a organisé une exposition d'œuvres de Maryan. "From November 8 to December 9, Michel Soskine Inc. gallery in Madrid presents a masterpieces selection of Maryan (Nowy Sącz 1927, New York 1977) on the 40th anniversary of the death of the artist, barely fifty years old. This selection of 10 works condense the fundamental elements to understand the transcendence of an artist with artistic and existential passion".



"The psychological aspects that involves the work of Maryan is contained in works like the personages from the Napoleon Series 1974, where the humorous aspect is preceded by the black mood that owns its images: Internment in a concentration camp during the nazism when he was 12 years old, he was orphaned and miraculously he survived two fatal episodes. His prowess to overcome adversity is reflected in his artistic career through his life, a proof of his truth".

"In his paintings, the figures called 'Personnages' show the 'angst' and the lonely sorrow. Often, the faces that he presents shows a grimaces, crying in a prolonged facial expressions of the human tragedy".

Maryan "is faithful to his story with references to Kafka's literature 'The Metamorphosis' or traditional tales like 'The Legend of the Golem' both with internal mutation concept: irreversible and relentless. After to a previous period in Paris, the practice of a freer painting, without aesthetic or conceptual ties, will open its way in New York (1962-1977). It is precisely in this city where it is achieved or he achieves success and recognition in Europe and the United States".

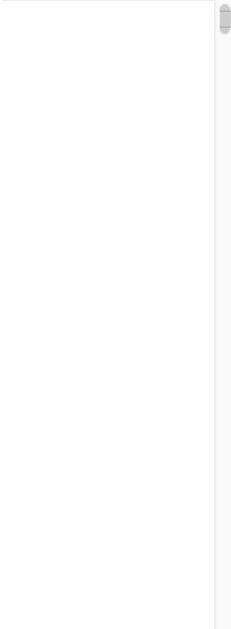
"From this time belongs Personnage 1962. The grotesque and theatrical aspect of the

character enclose a relation victim-executioner, whose role is not clearly defined. This ambiguity reveals a manifest guilty feeling in burlesque and extravagant forms, where ass ears grow from a head with a body of deformed proportions. The military suit, unequivocally, represents a convulsive time of the XX century, and is in a mysterious place that denotes his narrative capacity".

"From the same year, *Personnage*, 1962, has a more authoritarian and sinister seem, the projection of his shadow accentuates the staging. Caricature and enigmatic characters, surrounded by a carnival atmosphere, composing a special wording of Maryan's visuals influenced by his own life, and a personality contrary to what was expected, extraordinarily vital".

"In his last stage in New York, Maryan was able to develop his career and to be free himself from the avant-garde and post-vanguard styles still actives by the Europe. His work, without receding in the use of figuration, is reaffirmed in his particular vision of images and characters that hung in galleries such as Allan Frumkin Gallery or André Emmerich Gallery, as well as institutions such as the Whitney Museum or Solomon Guggenheim in New York. There were also exhibitions in Europe such as La Galerie de France and Claude Bernard of Paris. His first exhibition in Madrid was organized by the gallery Juana Mordó in 1964 and later in 1970 and 1976 at the Galería Sen. Between these dates he would make a stay in the capital where he worked with the collective Grupo Quinze".

"Maryan would obtain American nationality in the late sixties and will be renamed Maryan S. Maryan, taking the 'S' from his second birth name, Simons. In the last years of the artist's life, suffering from different physical and mental difficulties, in 1975 he made a 90 'film of artistic character but with a strong autobiographical load. The black and white film and a dictated autobiography, later appeared in La Cinémathèque française, and was named in 1976 Knight of the French Order of Arts and Letters. Recently, the Center Pompidou of Paris in 2012 acquired ten characters from the series 'Les Napoleon' and eight notebooks of drawings 'Ecce Homo'. He was found dead in his room at the famous Chelsea Hotel in New York on June 14, 1977. He is buried in the cemetery of Montparnasse, Paris".



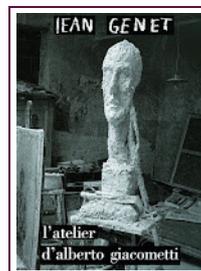
Le Centre communautaire juif de Cracovie organisa, le 18 janvier 2018, à 18 h, une soirée de présentation de livre intitulée "Maryan's room", "Maryan. Return", en présence de représentants de l'artiste. "Maryan (Pinchas Burstein) was born in Nowy Sącz in 1927. After the war, he moved to Israel where he started his career as an artist. Later in life, he moved to New York. His works are often autobiographical, touching upon such complex subjects as fear and pain. It is a tragedy that his works, respected in the Western world, are virtually unknown in Poland. In Polish. Free admission".



"Maryan. Germaine Richier"

La galerie Christophe Gaillard présenta, dans son Main Space, l'exposition **"Maryan. Germaine Richier"**.

« Il n'est pas à la beauté d'autre origine que la blessure, singulière, différente pour chacun, cachée ou visible, que tout homme garde en soi, qu'il préserve et où il se retire quand il veut quitter le monde pour une solitude temporaire mais profonde. Il y a donc loin de cet art à ce qu'on nomme le misérabilisme. L'art de Giacometti me semble vouloir découvrir cette blessure secrète de tout être et même de toute chose, afin qu'elle les illumine. » Jean Genet, « L'atelier d'Alberto Giacometti », 1958.



"Les mots de Jean Genet dans l'atelier d'Alberto Giacometti nous ouvrent les yeux sur ce qui unit les œuvres de Maryan et de Germaine Richier : elles découvrent une « blessure secrète », une même violence, un même cri sourd."

"Au sortir de la Seconde Guerre mondiale ce fut un déferlement abstrait (lyrique, géométrique, minimal...) mais très vite, prenant le contre-pied de la sentence de Ludwig Wittgenstein : « Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence » une autre voie s'est affirmée – quoique restée plus secrète. Loin de cet art informel qui tente d'ensevelir, d'enterrer l'homme au tréfonds de sa matière (cf. Jean Fautrier), des tentatives solitaires surgissent et s'organisent pour dévoiler la barbarie (Dmitrienko, Music, Jorn, Dubuffet ou bien



Guston au États-Unis). Ce qu'on ne peut pas dire, il ne faut surtout pas le taire. Il faut l'écrire ou le dessiner."

"C'est ainsi qu'à l'invitation de son psychanalyste américain, Maryan, juif polonais déporté, retrouvé mort-vivant parmi les cadavres, rescapé des marches de la mort le corps criblé de balles, remplit à partir de 1971 neuf carnets de quatre cent soixante-dix-huit dessins légendés qu'il intitule *Ecce homo*. Il ne s'agit plus de dire ou de décrire l'horreur, mais de re-connaître les corps, nos corps".



"Corps mis à nu, souillés, battus et humiliés. Têtes sans visage, privées de regard des Personnages de Maryan qui vomissent leurs entrailles pour crier l'horreur et l'expérience traumatique des camps. Figures réduites à leurs organes dont les bouches béantes produisent l'effroi des *Crucifixions* de Francis Bacon. La crudité – pourtant si raffinée – des gouaches colorées tranche avec le cerne noir et naïf des membres grossièrement dessinés. Elle suscite un dégoût mêlé de fascination, plein de l'énergie vitale qui s'en dégage."

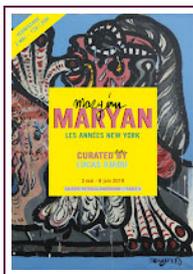
"Corps sans visage de *L'Orage* et de son pendant féminin *Ouragane* sculptés par Germaine Richier qui, juste au sortir de la guerre, manifestent une force primitive, brute et inquiétante. Humains dont la matière est « longuement suppliciée (...) où, depuis la première glaise, jusqu'au métal enfin, Germaine Richier ne cesse de limer, de poindre, de tenailler, d'amputer et puis de greffer. Travail de furieux. » (André Pieyre de Mandiargues, *Germaine Richier*, dans le *Belvédère*, Paris, Grasset, 1958, p. 25.)

"Mises en rapport, ces œuvres dialoguent par la vive tension qui les anime et qui s'appuie sur un contraste troublant : la barbarie, la blessure sont données avec une certaine gaillardise. L'expression de la bestialité et de la violence passe par une iconographie ludique, naïve et populaire. Les sculptures tourmentées de Germaine Richier revêtent un caractère allégorique et fantastique et empruntent, notamment le Diabolo, à l'univers du cirque. Les gouaches criardes de Maryan tournent en ridicule les figures du pouvoir et du jugement et mettent en scène des têtes couronnées aux allures de bouffons et de mascarades".

"Mais si l'on dépasse la lecture expressionniste, il y a bien un silence. Celui de l'homme seul et abandonné".

"Maryan, les années New York"

La Galerie Patricia Dorfmann présente l'exposition "Maryan, les années New York", une proposition de Lucas Djaou.



"Cette exposition réunit une vingtaine d'œuvres exceptionnelles, sur toile et sur papier réalisées par l'artiste aux États-Unis dans les années 70 lors de sa période dite « américaine ». L'œuvre de Maryan évolue selon ses déplacements. Après-guerre, il est contraint de quitter sa Pologne natale. En 1947, il se rend à Jérusalem puis Paris et enfin New York au début des années 60, où il finira ses jours prématurément. Entre l'abstraction et la figuration des débuts à son goût prononcé pour le grotesque avec ses « Personnages » clownesques aux rires désespérés, aux couleurs vives, il déploie une œuvre provocante et contrastée. Cette sorte de *Commedia dell'arte* aux allures Pop semble être un exorcisme à la destinée tragique de l'artiste, à ses blessures inguérissables."

Galerie Kaléidoscope

La galerie Kaléidoscope présente, en partenariat avec le 24Beaubourg, l'exposition collective "JACQUES / MAO / MARYAN. Trois personnages - Trois visions" (9-19 octobre 2019). Vernissage : le jeudi 10 octobre de 17 h à 21 h. "A l'occasion du lancement de ses activités, la galerie Kaléidoscope rapproche trois artistes de la deuxième moitié du XXe siècle doués d'une vision encore brûlante d'actualité : Jacques Grinberg, Mao To Lai et Maryan". Le catalogue est consultable en ligne.



"Avec plus d'une cinquantaine d'œuvres - peinture, dessins, lithographies - réparties dans les sept salles du 24Beaubourg, l'exposition offre une rare introduction au travail de trois peintres inclassables. Trois peintres qui ont en commun l'exil et la « déterritorialisation » de leur création ; la virulence picturale et le courage de se confronter à la violence pour mieux la comprendre ; une remarquable maîtrise du

personnages solitaires tous vêtus de vêtements extravagants, comme exposés à la vue de tous sur une scène de théâtre. Si beaucoup sont anonymes et non identifiés, il est cependant possible d'y voir des autoportraits, masqués derrière de larges lunettes. Parmi le fourmillement des personnages se trouvent des membres du Ku Klux Klan – la société secrète terroriste suprémaciste blanche connaît un regain d'activité dans l'Amérique des années 1960 –, des inconnus en costume cravate – banquiers de Wall Street ou hommes d'affaires –, des personnages à la bouche remplie de sucres d'orge, des figures rieuses ou moqueuses. Certains anonymes portent un bonnet d'âne, d'autres arborent des coiffes leur tombant dans les yeux : leurs chapeaux tantôt melon tantôt pointus, cabossés, déformés voire surdimensionnés sont de lointains échos à ceux des Pénitents de Séville. Ils évoquent aussi les oeuvres de Diego Rodríguez, Francisco de Goya et Frans Hals, que Maryan admirait. Si elles dressent une satire mordante de la société, ces créations semblent avant tout inspirées par le quotidien de l'artiste ou par des chocs esthétiques inattendus, telle la série des personnages déguisés en Napoléon (inspirés d'une statuette de l'empereur offerte par un ami collectionneur) ou les surprenantes scènes de corridas réalisées après des séjours en Espagne, dans lesquelles le bourreau fait face à sa victime.

L'ensemble se déploie en une étonnante galerie de portraits cocasses, caricaturaux, grotesques et colorés, où les personnages successivement rient, sourient, rient, grimacent, se goinfrent de sucreries, vomissent, tirent la langue, se cachent sous des masques voire exhibent leurs parties génitales. Le monde pictural de Maryan est peuplé de personnages étranges et curieusement attachants. Sous son pinceau, l'art est modelé à l'image de l'homme : il se présente au regardeur de manière aussi triviale que grandiose. De fait, ses personnages semblent surgir d'un univers carnavalesque acide et émouvant. C'est une grande fête, une mascarade, une incroyable « ménagerie humaine » qui s'expose, d'après l'expression de l'artiste. En cela, la peinture de Maryan nous saisit dans notre plus profonde intimité.

Parce qu'elle dérange, provoque et attendrit, elle nous rappelle la cruelle vérité que l'homme est un animal, écartelé entre ses émotions contraires et changeantes. La multitude de symboles et d'histoires que donne à voir son oeuvre forme une « synthèse de l'ensemble des manifestations populaires de l'humanité », selon la formule employée à l'occasion de l'exposition Hommage à Maryan (1978), organisée à la Galerie de France.

Ces « manifestations populaires » puisent à des sources d'une étonnante variété, du chatoiement des costumes folkloriques, que l'artiste a pu observer lors de fréquentes visites au Musée de l'Homme, au graphisme anguleux de l'art qu'on qualifie alors de « tribal », que Maryan collectionne. De Paris à New York, au sein des lieux de vie de Maryan – lieux de passage, hôtels ou appartements – les objets occupent une place particulière. C'est au mythique Chelsea Hotel, où réside et s'exprime la bouillonnante scène artistique new-yorkaise, que Maryan s'installe fin 1973. Son appartement se dévoile sur les photographies prises par son galeriste Allan Frumkin en 1977 : le lieu regorge d'objets hétéroclites et d'oeuvres d'art. L'artiste s'est créé un musée personnel où ses propres créations dialoguent avec des objets insolites provenant du monde entier. Cheval à bascule polonais, robot à pile japonais, marionnettes en bois, distributeurs de chewing-gum, masques rituels ou populaires, poster de Marilyn Monroe, céramiques mexicaines, figurines Disney, comics, icônes religieuses : ce formidable rassemblement d'une absolue disparité esthétique fut le terrain fertile duquel émergea l'univers fantastique de Maryan.

Le 15 juin 1977, l'artiste succombe à une attaque cardiaque dans son appartement new-yorkais. De ses cinquante années d'existence, il lègue un héritage artistique complexe à l'esthétique pionnière. L'univers qu'il s'est créé, les personnages qu'il a inventés, la société qu'il a caricaturée constituent des images singulières de l'époque qu'il a traversée. Fabuleux coloriste, dessinateur hors pair, il contribua au développement d'une manière picturale aujourd'hui rendue célèbre par des artistes comme Peter Saul, Keith Haring, Robert Combas ou Philip Guston. Certains aiment y voir un héritage de Fernand Léger, dont il avait suivi les cours à l'École Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris. Ses grands et épais traits noirs qui contraignent une couleur explosive annoncent la forme des graffitis. En ce sens, Maryan est l'un des précurseurs d'une peinture libre et vraie, reconnaissable à son graphisme efficace qui exerce encore aujourd'hui une puissante influence sur les jeunes générations d'artistes contemporains. Une peinture expressionniste que Maryan qualifiait de « peinture-vérité ». En tout état de cause, chez Maryan, l'émotion fait reculer l'horreur.

Depuis une dizaine d'années, les institutions culturelles internationales en ont pris la juste mesure et lui consacrent expositions et publications. Grâce au don réalisé par Annette M. Maryan en 2012, le Centre Pompidou a enrichi sa collection d'une cinquantaine d'œuvres de l'artiste, parmi lesquels neuf dessins de la série Napoléon. En 2013, le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (MAHJ), sous le commissariat de Nathalie Hazan-Brunet, lui consacre sa première rétrospective parisienne depuis sa disparition. Le Museum of Contemporary Art North Miami (MOCA) expose actuellement une rétrospective qui sera montrée au Tel Aviv Museum of Art à la fin de l'année 2022. Kamel Mennour a choisi ici de nous faire redécouvrir l'œuvre de l'un des chefs de file de la Nouvelle Figuration qui traversa le XXe siècle à contre-courant. »

« Né en 1927 à Nowy Sacz (Pologne), Pinchas Burstein, connu sous le nom MARYAN S. MARYAN, est mort en 1977 à New York. Il est né dans une famille de confession juive. Pendant la Seconde Guerre mondiale il est déporté dans les camps de concentration nazis en Pologne puis à la fin de la guerre dans des camps de personnes déplacées en Allemagne. Il est seul rescapé de sa famille. Il réside à Jérusalem de 1947 à 1950 où il suit les cours de la Bezalel Academy of Art and Design.

Sa première exposition personnelle a lieu en 1949 à la Youth Movement of Christian Association (Y.M.C.A) à Jérusalem. »

« Il s'installe en France en 1950 où il étudie à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts (E.N.S.B.A) et suit les cours de Fernand Léger. Il participe en 1952 au Salon des Surindépendants et de 1953 à 1965 au Salon de Mai à Paris. En 1959, il obtient le prix des critiques d'Art de la Biennale de Paris. Après avoir vécu douze ans en France, il déménage en 1962 à New York, et devient citoyen étatsunien en 1969. En 1976, il est décoré Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres en France. »

« Maryan disparaît prématurément le 15 juin 1977 à l'âge de 50 ans d'une crise cardiaque dans son appartement du Chelsea Hotel à New York. Il laisse derrière lui un héritage artistique avant-gardiste fort de sens. L'univers qu'il a créé, les personnages qu'il a inventés, les symboles et la société qu'il a caricaturés constituent des images singulières de l'époque qu'il a traversée. »

« Plusieurs rétrospectives importantes lui ont été consacrées : au Spertus Museum (Chicago, USA) en 1996, au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme (mahJ) (Paris) en 2013 et au Museum of Contemporary Art North Miami (MOCA) en 2021 ».

« Ses œuvres sont conservées dans de prestigieuses collections à travers le monde : le Centre Pompidou (Paris), le Musée d'Art Moderne de Paris, le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (mahJ) (Paris), le MuMa (Le Havre, France), le Musée de Tourcoing (France), le LAAC - Lieu d'Art et d'Action Contemporaine (Dunkerque, France), le Centre d'Art Contemporain de l'abbaye d'Auberive (France), le Musée de Grenoble (France), les Collections de l'État Français, le mumok (Vienne, Autriche), le Staatliches Museum (Berlin, Allemagne), le Staatliches Museum Schwerin (Allemagne), le Musée Municipal de La Haye (Pays-Bas), le Kunsten - Museum of Modern Art Aalborg (Danemark), le Tel Aviv Museum of Art (Israël), le MoMA (New York), le Guggenheim Museum (New York), le Carnegie Museum of Art (Pittsburgh, USA), le Art Institute of Chicago (USA), le Spertus Museum (Chicago, USA), le David and Alfred Smart Museum of Art (Chicago, USA), la Smithsonian Institution (Washington, USA), le Museum of Contemporary Art North Miami (MOCA). »

Du 31 mars au 28 mai 2022

A la Galerie Kamel Mennour

47, rue Saint-André-des-Arts. Paris 6

Du mardi au samedi de 11 h à 19 h

et

A la Galerie Claude Bernard

7-9, rue des Beaux Arts 75006 Paris.

Tel. : 01 43 26 97 07

Du mardi au samedi de 10 h 30 à 12 h 30 et de 14 h 30 à 18 h 30

Du 9 au 19 octobre 2019. Vernissage : le jeudi 10 octobre de 17 h à 21 h.

A la galerie Kaléidoscope et 24Beaubourg

24, rue Beaubourg - 75003 Paris

De 13 h à 19 h et sur rendez-vous.

Du 3 mai au 8 juin 2019. Vernissage le 2 mai 2019

A la Galerie Patricia Dorfmann

61, rue de la Verrerie, Paris 75004 Paris

Tél. : +33 (0)1 42 77 55 41

Du mardi au samedi de 14 h à 19 h



LE « MELTING POP » MARYAN !

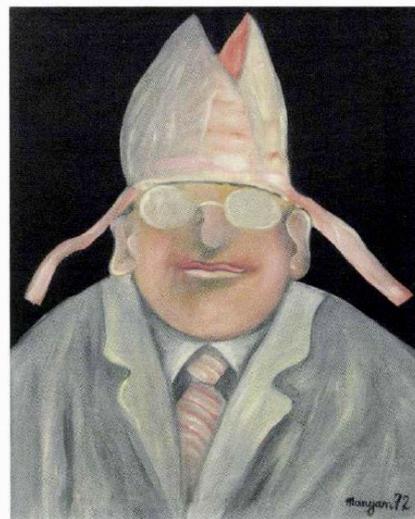
Si Maryan, né Pinchas Burstein dans une famille polonaise en 1927, a survécu à la Shoah et si ses premières œuvres affichent des symboles judaïques, l'enfermer dans une partie de son identité revient à passer à côté d'une œuvre qui est bien plus « un melting-pot d'influences », affirme Lucas Djaou qui l'expose chez Kamel Mennour. Car le style « maryanesque », c'est aussi l'empreinte de la culture américaine, dont il va jusqu'à prendre la nationalité en 1967, débarqué à New York depuis Paris cinq ans plus tôt. Ses aplats de couleur le relie à Warhol,

ses coulures au dripping, ses motifs tels que la langue aux Rolling Stones... Maryan était aussi collectionneur de chapeaux, de céramiques mexicaines et d'objets d'art premier. À propos de ces derniers, Lucas Djaou – qui s'était avec *Un artiste, une œuvre, un objet* chez Patricia Dorfmann en 2019 déjà rendu à exposer des objets d'artistes intimement liés à leurs œuvres – a cette fois choisi une sélection d'objets d'art premier proches de la collection du peintre, d'après une photographie de son appartement, en collaboration avec Lucas Ratton et Julien Flak. ■ EN

Maryan, une peinture vérité. Galerie [Kamel Mennour](#), Paris.

Du 31 mars au 28 mai 2022.

Et aussi : **Maryan.** Galerie Claude Bernard, Paris. Du 31 mars au 28 mai 2022



Maryan S. Maryan. *Personnage*. 1972, huile sur toile, 76,5 x 61 cm. Courtesy The Estate of Maryan et galerie kamel mennour, Paris.

Expos

Sélection critique par
Laurent Boudier (Art),
Frédérique Chapuis
(Photo) et
Bénédicte Philippe
(Civilisations, Sciences)

Art

Maryan – Une peinture vérité

Jusqu'au 28 mai, 11h-19h (sf dim., lun.), galerie Kamel Mennour, 47, rue Saint-André-des-Arts, 6^e, 01 56 24 03 63. Entrée libre. 10h30-12h30, 14h30-18h30 (sf dim., lun.), galerie Claude Bernard, 7-9, rue des Beaux-Arts, 6^e, 01 43 26 97 07. Entrée libre.

★★★★ Représenté par Claude Bernard ou par la Galerie de France, le peintre Maryan (1927-1977) n'est pas un inconnu. Le musée d'Art et d'Histoire du judaïsme à Paris lui consacra une exposition en 2013, et voilà que deux galeries du quartier de Saint-Germain l'exposent en ce moment. Parfaite occasion pour relire l'œuvre et la vie dramatique de Pinchas Burstein. Né au sud-est de Cracovie, déporté à Auschwitz, amputé d'une jambe à la suite des blessures que lui infligèrent les Allemands, puis devenu citoyen américain en 1969, il laisse des peintures rugueuses, exposées par la galerie Claude Bernard (qui se concentre sur les années 1955 et 1956). À deux pas, la galerie Kamel Mennour montre ses puissants dessins et peintures des années 1960-1975, assez proches du pop art américain.

Voir article page 12

■ Hélas **1** Bof **2** Bien **3** Très bien **4** Bravo

Têtes d'affiche

Gros plan

UN PEINTRE HAUT EN COULEUR

Personnages extravagants qui débordent de toute part, explosion de teintes franches... L'univers fantasque et dingue de Maryan est à redécouvrir.

- 1927**
Naissance à Nowy Sącz, au sud-est de Cracovie, en Pologne.
- 1950**
Études aux Beaux-Arts de Paris.
- 1962**
Départ pour les États-Unis.
- 1973**
Installation au Chelsea Hotel.
- 1977**
Décès à New York.

Personnage (1974) de Pinchas Burstein, alias Maryan.

« La plupart de ce qu'on a écrit sur moi, c'est du bidon. » Nous voilà prévenus. L'œuvre de l'artiste américain Pinchas Burstein (1927-1977), alias Maryan, Juif d'origine polonaise sauvé miraculeusement des charniers et des camps de la mort nazis, où il fut amputé d'une jambe et perdit tous les siens, se dérobe aux interprétations simplistes. Non, ce n'était ni un fou ni un peintre de l'Holocauste ; non, il ne s'est pas suicidé ! « Maryan a certes vécu la Shoah, mais ne l'a pas peinte, ou très peu », précise Lucas Djaou, commissaire de l'exposition « Maryan. Une peinture vérité », à la galerie Kamel Mennour. Quelques rues plus loin, la galerie Claude Bernard consacre elle aussi un accrochage à l'artiste. « Grâce à ce pas de deux, s'enthousiasme Lucas Djaou, le public a l'occasion de découvrir deux pans de l'œuvre de ce grand peintre. » L'apothéose chez



Kamel Mennour, la genèse chez Claude Bernard. Ce dernier, qui expose sa collection personnelle, a découvert l'artiste dans les années 1950. Au Salon des surindépendants, il repère un tableau remarquable par ses cernes noirs, ces traits sombres qui soulignent les formes. C'est l'œuvre d'un jeune Polonais qui vient de s'établir à Paris, où il étudie aux Beaux-Arts. « Je me souviens qu'il vivait dans un gourbi sinistre, près de la gare Montparnasse. Je lui achetais une toile et l'emmenais déjeuner à la brasserie de la Coupole. En dépit de son histoire tragique, ce n'était pas quelqu'un de triste. Il avait un sourire resplendissant, et tous les artistes autour de lui l'admiraient », raconte Claude Bernard. Entre l'orange « sourd » des premières toiles du peintre et celui « vif » qui éclate sur les murs de la galerie Mennour, il y a l'Atlantique. En 1962, Maryan s'exile en effet à New York. Aux États-Unis, il découvre le pop art, la société de consommation et... l'insouciance. « C'est un artiste qui se cherche à Paris et entre dans l'histoire de l'art en Amérique, où il va s'épanouir dans ce style "maryanesque" qui fait aujourd'hui sa renommée », explique Lucas Djaou. Autrement dit, une explosion de personnages extravagants, à la fois grotesques et attachants, aux couleurs franches, aux larges bouches, lesquelles débordent de filets de bave ou de sucre d'orge. « Maryan, c'est un melting-pot : à la fois le dripping à la Jackson Pollock et la langue rouge des Rolling Stones », analyse le commissaire d'exposition. Un syncrétisme pictural réjouissant, des influences éclectiques, que la galerie Mennour évoque en montrant, aux côtés des peintures et dessins de Maryan, des masques dogon, des katchinas (statuettes amérindiennes du sud-ouest des États-Unis) ou encore une figurine de Napoléon, dont s'entourait l'artiste. Au légendaire Chelsea Hotel, le peintre réside dans une chambre transformée en caverne d'Ali Baba, entre des distributeurs de bonbons, une collection de chapeaux bizarres et sa boîte à magie. C'est au milieu de ces trésors que celui qui régala ses invités de tours de prestidigitation et n'était, selon son épouse, jamais aussi beau et heureux que lorsqu'il peignait, s'est écroulé, victime à tout juste 50 ans d'une crise cardiaque. Son inaltérable soif de peindre, elle, vit pour toujours, à travers l'incroyable mascarade vibrionnante qu'il nous a léguée.

— Charlotte Fauve

« Maryan » Jusqu'au 28 mai | Du mar. au sam. 10h30-12h30, 14h30-18h30 | Galerie Claude Bernard, 7-9, rue des Beaux-Arts, 6^e | 01 43 26 97 07 | Entrée libre.
« Maryan. Une peinture vérité » Jusqu'au 28 mai | Du mar. au sam. 11h-19h | Galerie Kamel Mennour, 47, rue Saint-André-des-Arts, 6^e | 01 56 24 03 63 | Entrée libre.

MARYAN PHOTO. ARCHIVES KAMEL MENNOUR COURTESY THE ESTATE OF MARYAN AND KAMEL MENNOUR, PARIS

Le meilleur de la semaine culturelle

EXPOS

MARYAN CHEZ CLAUDE BERNARD ET KAMEL MENNOUR

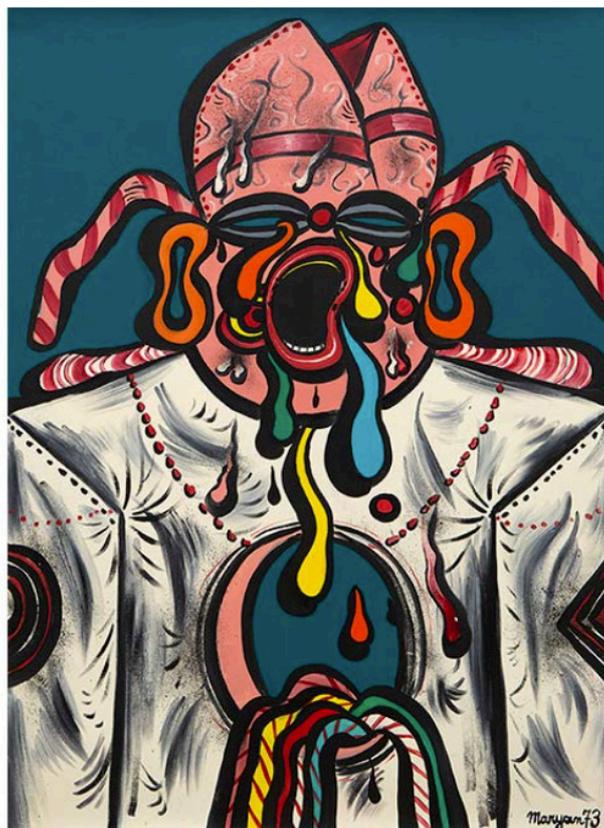
C'est un beau doublé que proposent deux galeries parisiennes, au profil fort différent, autour d'un artiste absolument original dont les tableaux débordent de vie jusqu'à la gueule. Maryan S. Maryan, son nom américain, est né Pinchas Burstein en 1927 en Pologne et, à ce titre, a subi cruellement la Shoah. Il a survécu à plusieurs camps de concentration, dont Auschwitz, aux huit balles tirées dans son corps par les Allemands avant l'arrivée des Russes, à l'amputation d'une jambe. Il a perdu sa famille. Il mourra américain, à seulement 50 ans, en 1977, à New York. Il est enterré au cimetière du Montparnasse, à Paris. Placé dans un camp de réfugiés en Allemagne, il part en Israël en 1947 et intègre la New Bezalel School of Art, à Jerusalem. Il s'installe à Paris en 1950, y fait les Beaux-Arts, assiste aux cours de Fernand Léger, fait des lithographies pour illustrer *Le Procès*, de Kafka, expose dès 1952 à la Galerie Breteau. Le tout jeune Claude Bernard le rencontre alors, « *saisi par la puissance du peintre et le charme de l'homme qui parle polonais et hébreu* ». Claude Bernard fonde sa galerie en 1957 au 5-7, rue des Beaux-Arts (6^e). Il expose Maryan en 1966. De cette amitié au-delà des mots vient cette collection personnelle exposée sobrement, ce « *peintre de la vérité* » qui rit jaune et fort devant « *le cirque de la vie* », « *Ça tire la langue et ça gargouille, cela gesticule et ça joue les filles de l'air et les ectoplasmes, cela éructe et cela provoque, fesses à l'air et sourires en coin* », analyse le critique belge Roger Pierre Turine dans le catalogue *Maryan* de Claude Bernard. Chez Kamel Mennour, l'accent est mis sur l'apport américain à cette conscience polonaise et ses connexions avec Philip Guston, Peter Saul, Keith Haring et Robert Combas. Posées sur des ci-

mais jaunes vifs, rouge géranium ou rose chamallow, les œuvres de Maryan y sont défendues avec passion par le jeune commissaire Lucas Djaou, tombé en arrêt à Drouot à 18 ans devant un de ses dessins acérés. Il va plonger plus avant dans les archives Maryan, car Kamel Mennour

représente désormais l'« *estate* » de l'artiste. **V. D.**

■ **Jusqu'au 28 mai**
à la **Galerie Claude Bernard**
et à la **Galerie Kamel Mennour (6^e)**.

kamel mennour opens an exhibition of works by Maryan



Maryan. Personnage, 1973. Huile sur toile • Oil on canvas. 130 x 97 cm © Maryan. Photo. archives kamel mennour. Courtesy The Estate of Maryan and kamel mennour, Paris.

PARIS.- Born in 1927 to Polish Jewish parents in South-East Kraków, Pinchas Burstein was bound for a rough passage through the deadliest conflict of the twentieth century, which he was the only one of his family to survive. The artist who would later be known as Maryan S. Maryan left behind him a body of work whose chromatic and stylistic power were often seen to be a reflection of his own personal history in a sort of funhouse mirror. His artworks were not however a form of revenge on the events he had experienced, and he always refused to be seen through the unique prism of his time in the concentration camps. 'Most of what people write about me is bogus,' he wrote in the year he died. From his first exhibition in Jerusalem in 1949 to the moment of his sudden disappearance in 1977 in New York, Maryan used art as a vital cathartic tool. His work was without hatred but it was also not unperceptive. He was not so much a painter of his own past, personal experience as that of the brutal, stirring fate of humanity. Though he was thought of by his peers as the father of New Figuration, his work was neglected for a long time. Maryan was neither an artist-witness nor a mad artist: the madness of his paintings stopped there. He was neither militant nor spokesman for a cause. Instead, he attempted to show the world as he saw it, as he experienced it, and most probably as it really is. In the 1950s, he lived in Paris, where abstraction reigned. He frequented the artists working in the scene at the time.

From the École de Paris to Cobra, and out of his contact with them emerged what could be called 'figurative expressionist' paintings, in the footsteps of the French painter Jean-Michel Atlan and the Mexican painter Rufino Tamayo. In 1961, Mathias Fels organised the exhibition *Nouvelle Figuration*, in which he showcased the figurative movement that was developing in European painting at the time. Maryan's works were exhibited alongside those of Karel Appel, Francis Bacon, Alberto Giacometti, and Jean Dubuffet.

A new period began when Maryan went to the US in 1962 and took US citizenship in 1969, discovering the consumerist, American way of life. Abstract expressionism was falling out of favour and Pop Art was taking over. Maryan was highly attentive to this artistic movement, observing in all its details something that was not only taking place in the cultural sphere but was turning into a veritable social phenomenon. This discovery involved a major paradigm shift in his work. Maryan flourished in New York, developing a personal style imbued with multiple pop and folkloric influences. This original eclecticism would help him forge what became the distinctively recognisable 'Maryanesque' style.

The paintings from this period—often untitled—represent solitary characters dressed in extravagant clothes, looking like they have been placed on stage for all the world to see. Though many of them are anonymous and unidentified, it's possible to discern self-portraits in some, hiding behind big pairs of sunglasses. The swarm of characters includes members of the Klu Klux Klan (this white supremacist secret society was undergoing a resurgence in the 1960s), unknown men dressed in suit and tie (Wall Street bankers or businessmen), mouths stuffed with candy canes, and laughing, mocking faces. Some of them are wearing dunce's hats, others have hair falling down into their eyes. Their hats—bowler hats, pointed hats, battered, out of shape, oversized hats—are distant echoes of those of the Penitents of Seville. They are also reminiscent of the works of Velázquez, Francisco de Goya, and Frans Hals, all of whom Maryan admired. While they offer a biting satire of contemporary society, these works seem above all to have originated in the artist's everyday life, and in unexpected aesthetic shocks, like the series of characters disguised as Napoleon (based on a statuette of the Emperor that a collector friend gave to him), or like the surprising corrida scenes he painted after spending time in Spain, in which the executioner can be seen facing his victim.

All of this comes together to form an amazing gallery of quirky, caricatural, grotesque, colourful portraits, with subjects who shout, grin, laugh, grimace, stuff themselves with sweets, vomit, stick their tongue out, hide behind masks, or expose their genitals. Maryan's pictorial world is full of strange and strangely endearing characters. Under his brush, art takes its measure from humanity, showing itself to the viewer in a way that is both trivial and grandiose. On display is one big festival, a fancy-dress party, an incredible 'human menagerie', to use the artist's own expression. In this, Maryan's painting reaches into the most profoundly intimate parts of ourselves. It is disturbing, provocative, and tender, reminding us of the cruel fact that humans are animals, drawn and quartered over our

Maryan, Art Daily, 4 avril / April 4, 2022

contrary, changing emotions. The multitude of symbols and stories that his body of work puts on display constitute a 'synthesis of the all the mass manifestations of humanity', as was said on the occasion of the 1978 exhibition *Hommage à Maryan* at the Galerie de France.

These 'mass manifestations' are drawn from an incredible array of sources, from the shimmer of the folkloric costumes Maryan will have seen during his frequent visits to the Musée de l'Homme, to the angular lines of what was then known as 'tribal' art, which he collected. From Paris to New York, in Maryan's living spaces—places of transit, hotels and apartments—objects hold a special place. In 1973, he moved into the mythic Chelsea Hotel, nerve centre of the vibrant New York arts scene. His apartment can be seen in the photos taken by his dealer Allan Frumkin in 1977. It overflows with heteroclitic objects and works of art. He created his own personal museum in which his own creations sat side by side with strange objects from around the world. A Polish rocking horse, a Japanese battery-powered robot, wooden puppets, chewing-gum distributors, ritual and mass market masks, a poster of Marilyn Monroe, Mexican ceramics, Disney figurines, comics, religious icons: this impressive collection in its absolute aesthetic disparity was the fertile ground from which Maryan's fantastic universe emerged.

On the 15th of June 1977, Maryan had a heart attack in his New York apartment at age fifty, leaving behind him a complex, aesthetically pioneering artistic legacy. The universe he created, the characters he invented, the society he caricaturised represent so many unique images of the time he lived through. He was an amazing colourist, an unparalleled drawer, contributing to the development of a pictorial style that today has become famous through the works of artists like Peter Saul, Keith Haring, Robert Combas, and Philip Guston. Some have seen in his work the legacy of Fernand Léger, whom he studied under at the *École Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris*. The big, thick black lines of his paintings, the way they hold in explosive sections of colour, anticipates contemporary graffiti. Maryan is for this one of the precursors of a free, true form of painting whose identifiably efficient graphic line still influences the younger generations of contemporary artists. Maryan called this expressionist form of painting 'truth-painting'. Undeniably, in his work the emotions push horror back.

For the last fifteen years, international cultural institutions have been giving his work the attention it deserves in a series of exhibitions and publications. In 2012, Annette M. Maryan donated about fifty works to the Pompidou Centre, including nine drawings from the *Napoléon* series. In 2013, for the Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (MAHJ), Nathalie HazanBrunet curated the first retrospective dedicated to his work in Paris since his death. The Museum of Contemporary Art North Miami (MOCA) is currently exhibiting a retrospective that will go on show at the Tel Aviv Museum of Art at the end of 2022. Kamel Mennour has chosen to reintroduce us here to the work of one of the leaders of New Figuration, an artist who swam against the tide of the twentieth century.

For my friend Antonio Seguí (1934-2022), a friend of Maryan's who passed away on the 26th of February. — Lucas Djaou, curator of the exhibition

Maryan: the forgotten Polish artist's “truth-paintings” at Moca in Miami and Kamel Mennour in Paris

Zeitgeist

Success in art is quite often linked to an element that may be considered superficial, and which is described in all languages using a German word: the zeitgeist. For a very long time Pinchas Burstein, also known as Maryan, the artist who was born in Poland in 1927, died in New York in 1977, and was buried in Montparnasse cemetery in Paris, was one of those artists who went “against the grain”.

Figurative expressionism



While he was living in the French capital during the 1950s, creating work of a kind of figurative expressionism, the fashion among the trendiest artists of the time was for abstraction.

He arrived in New York in 1962 and took up residence in the place where it was all happening: the Chelsea Hotel. It was here that Christo and Jeanne Claude began to set out their strategy for wrapping the world. It was also here that Robert Mapplethorpe, who was still living with Patti Smith, started his photographic experiments using the body. All three of them had rooms on the tenth floor of the legendary building. And yet... At the time New York was in love with Pop Art. Sublimating or using objects taken from everyday life, recycling or churning out images from what was even then known as the mass media...

Not playing the game



Maryan, of course, fit right in to this eccentric and ultra-bohemian world. He himself was unusual, good-looking, and seductive, despite his missing leg lost when leaving the camps at Auschwitz. But dazzling success, for him, never materialized. He would be championed by excellent galleries such as the Galerie de France in Paris, Claude Bernard, Mathias Fels and Allan Frumkin in New York. But in art he refused to play the game and he wasn't part of any larger movement or group. Nor did he make any effort whatsoever to embrace the zeitgeist.



Because painting was an exercise in living. It was his heart and soul and, above all else, his traumas that emerged in a constant stream in his work. This was a painter who was in no way weepy or sentimental. For a long time, due to the very fact that people didn't know what happened to him, those who might have been his audience struggled to understand his flair for jarring colours and violent expressions.

Auschwitz



Some months before his death he started writing a personal account, beginning with the last day of his stay at a summer camp where everyone said: "See you next year". He writes: "Instead of the summer camp, the following year I found myself at Auschwitz. I will leave you to guess what they did to us there if you don't already know. I often regret having been born Jewish, simply because I wouldn't have been sent to the camps and because I would still have my parents (...) I officially declare that I would rather have my



In many of his canvases he depicts figures who are vomiting. Strangely, they have candy canes in their mouths. As the curator Alison Gingeras explains, "it is because he was unable to speak that we can imagine the expression of his trauma comes out through the mouth" (See [here](#) an other interview of Alison Gingeras).

On global scene



Maryan has been dead for 55 years. He is finally in fashion thanks to what he described as his "truth-painting".

Things have been reaching a crescendo on a global scale. It all kicked off in 2013 when the Museum of Jewish Art and History in Paris staged a remarkable exhibition on him. Since then, the Madrid gallerist Michel Soskine has championed his work. He has been joined by the dealer and collector from New York, Adam Lindemann, who runs Venus Over

Miami's Moca



During the Art Basel Miami Beach fair North Miami's Moca has been hosting (until 2 October 2022) the most beautiful exhibition in the coastal city. Entitled "My Name is Maryan", it will be travelling to Tel Aviv later, once again with Alison Gingeras as curator.

Lastly, from 31 March until 28 May the Kamel Mennour (who announced they will be officially representing the artist) and Claude Bernard galleries are jointly staging exhibitions on the artist.

Kamel Mennour claims to have been struck by "Maryan's traumas, conveyed in an obsessive way." (See [here](#) [an other](#) interview of Kamel Mennour)
Alison Gingeras concludes: "perhaps during this period marking an intense return of figuration, Maryan will finally be understood." It's about time.

PATRIMOINE

Artgenève à l'heure du conflit en Ukraine

La petite foire d'art contemporain de Suisse francophone s'inscrit dans le calendrier européen sur fond de turbulences internationales. Les œuvres d'artistes ukrainiens, russes, israéliens ou américains prennent une résonance particulière dans le contexte de l'invasion russe.

Judith Benhamou

Au moment de l'inauguration de la foire Artgenève, mercredi 2 mars, tout le monde avait évidemment en tête l'entrée en guerre de la Russie contre l'Ukraine. Jusqu'au 6 mars, la foire située à Palexpo, dans une halle toute proche de l'aéroport, accueille 80 exposants principalement européens. Elle avait eu lieu, pour la dernière fois en janvier 2020 et son retour s'annonçait dans un contexte relativement favorable en termes de crise sanitaire.

« Nous étions animés par un sentiment optimiste. La magie d'une certaine reprise de l'activité. Et avec de nouveaux participants remarquables comme Thaddaeus Ropac, Emmanuel Perrotin ou Chantal Crousel. Mais tout cela est tellement dérisoire comparé à l'actualité internationale, explique le directeur de la foire, Thomas Hug. Notre clientèle est plutôt suisse et française. Je ne pense pas que les événements actuels aient un impact fort sur la fréquentation. »

Artiste ukrainienne, Sonia Delaunay

A l'entrée de la foire, l'un des premiers stands est celui de la galerie parisienne, Le Minotaure, spécialiste des avant-gardes du début du XX^e siècle. On y trouve un remarquable autoportrait peint sur papier (à vendre 110.000) de l'artiste ukrainienne certainement la plus célèbre : Sonia Delaunay (1885-1979). Celle qui a longtemps vécu dans l'ombre de son mari Robert Delaunay, est née dans la petite ville de Hradzyk qui appartenait alors à l'Empire russe.

Elle est arrivée à Paris, qu'elle ne quittera plus, en 1905. Selon le marchand Benoît Sapiro à la tête de la

galerie Le Minotaure, « Sonia a bien sûr été sous l'influence de Robert dans sa création qui joue avec les couleurs et les formes géométriques, mais elle s'inspirait aussi de l'art populaire russe et ukrainien. » Même si ses prix moyens sont très inférieurs à ceux de son époux, selon la banque de données Artprice, en 2021 les tarifs de Sonia Delaunay ont augmenté de 128 %.

Les travaux fascinants de Zhenya Machneva

A la Biennale de Venise, la plus grande exposition au monde d'art contemporain, qui ouvrira en avril, on peut prévoir que le pavillon national russe sera déserté puisque ni le commissaire d'exposition du lieu ni les deux artistes qui devaient l'occuper ne participeront à la manifestation.

On trouvera en revanche des artistes russes, dans le pavillon international qui n'a pas vocation à représenter un pays. C'est le cas de Zhenya Machneva (née en 1988). Elle est représentée en France par la galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois qui l'expose sur son stand à Genève.

Cette artiste, habitant à Saint-Petersbourg doit être accueillie à la Cité des arts à Paris en novembre prochain. Tous ses travaux, fascinants, sont conçus en tapisserie qu'elle brode elle-même (à vendre entre 1.500 euros pour un dessin et 7.500 euros pour une pièce brodée). Son imagerie représente des personnages-robots en contraste avec le côté artisanal de leur fabrication. Son exposition internationale pourrait la propulser sur le marché mondial.

Maryan, une œuvre à contre-courant

Alors que l'obsession, dans tous les esprits, est à la guerre, on peut évoquer l'artiste Maryan (1927-1977), un peintre américain d'origine polonaise qui a vécu en France et fut déporté à Auschwitz. Toute son œuvre parle, à contre-courant des modes, dans une remarquable verve expressionniste, du traumatisme, du dégoût, du théâtre des hommes et de la violence.

Maryan est désormais représenté par le Parisien Kamel Mennour qui lui consacra une exposition à partir du 31 mars. A Art Genève, il présente deux de ses peintures rondes, des années 1970, qui figurent des personnages sur fond de couleurs vives (à vendre, chacune 65.000 euros). Le musée d'art contemporain, Moca de Miami a consacré une importante rétrospective à Maryan, inaugurée pendant la foire Art Basel Miami. Du simple fait qu'il fasse désormais partie de l'écurie Mennour, la cote de l'artiste va inévitablement monter très rapidement. Jusqu'ici, le prix record aux enchères pour Maryan s'élevait à 45.100 euros.

La guerre dans l'esprit des artistes

A Artgenève, la galerie berlinoise Capitain Petzel expose le travail de l'Israélienne qui vit à Amsterdam Yael Bartana (née en 1970). Dans ses vidéos et ses photos, elle évoque de manière fictionnelle les questions de nationalisme en lien avec la Seconde Guerre mondiale. Elle a récemment conçu un film à l'esthétique volontairement équivoque qui raconte l'histoire de « Malka Germania » pour « reine Germania ». Cette reine androgyne néo-classique comme sortie d'un film de propagande des années 1930 incarne la rédemption allemande

et juive à la fois. Les tirages sur feuilles d'or qui en sont inspirés, montrant des créatures à l'antique nimbées dans une lumière solaire sont à vendre 7.000 euros.

L'importante artiste conceptuelle américaine Jenny Holzer (née en 1950) qui utilise non les images mais les mots qu'elle reproduit sur différents types de supports depuis la fin des années 1970, s'est beaucoup intéressée à la parole officielle de l'Etat américain. Lorsque la CIA a déclassifié certains de ses documents, elle en a profité pour sélectionner quelques phrases clés qu'elle a projetées sur les parois de bâtiments publics dans une opération qu'elle a nommée « Truth Before Power » (La vérité avant le pouvoir).

De ces performances hors normes, il reste des photographies imprimées en grand format. L'une d'elles, présentée sur le stand de la galerie parisienne Michèle-Didier à Artgenève contient la phrase : « The Beginning of the War Will Be Secret » (Le début de la guerre sera secret). Editée à 40 exemplaires, elle à vendre 6.000 euros. La guerre est aussi présente depuis longtemps dans l'esprit des artistes.

*Artgenève 2022,
jusqu'au 6 mars, à Palexpo,
30, route François-Peyrot,
Le Grand-Saconnex, Suisse.
+41 22 761 11 11
artgeneve.ch*

 **Nous étions
optimistes.
Mais tout cela est
tellement dérisoire
comparé
à l'actualité
internationale. »**

THOMAS HUG
Directeur de la foire Artgenève

Maryan, la redécouverte d'un expressionniste

Longtemps à rebours des vogues, l'artiste polonais qui vécut au mythique Chelsea Hotel de New York était négligé par ses contemporains. Des expositions à Miami, au Moca, et Paris, chez Kamel Mennour et Claude Bernard, le placent enfin sur le devant de la scène.

Par Judith Benhamou

La réussite dans l'art tient bien souvent à un élément qu'on peut considérer comme futile et qu'on qualifie dans toutes les langues à l'aide d'un mot allemand: le *Zeitgeist*, pour l'air du temps. Pendant très longtemps, Pinchas Burstein, alias Maryan, l'artiste né en Pologne en 1927, mort à New York en 1977 et enterré au cimetière du Montparnasse à Paris, était un artiste « à rebours ». Lorsqu'il vivait dans la capitale française, dans les années 1950, et pratiquait une sorte de figuration expressionniste, la mode était à l'abstraction chez les artistes dans le vent. Puis il débarque à New York et réside là où tout se passe: au Chelsea Hotel. C'est ici que Christo et Jeanne-Claude mettent au point leur stratégie pour un emballage du monde. C'est là aussi que Robert Mapplethorpe, qui vit encore avec Patti Smith, commence ses expérimentations photographiques sur le corps. Et pourtant... Ce qui plaît alors à New York, c'est le pop art. Sublimiser ou utiliser les objets de la vie quotidienne, recycler ou grimacer les images de ce qu'on appelle encore les mass media...

Peinture-vérité

Bien sûr, Maryan s'intègre très bien dans ce monde farfelu et bohème. Il est lui-même singulier, beau et séducteur, malgré sa jambe perdue au sortir du camp d'Auschwitz. Mais pour lui, la réussite éclatante n'est pas au rendez-vous. Il aura d'excellentes galeries pour le défendre comme, à Paris, la Galerie de France, Claude Bernard, Mathias Fels ou, à New York, Allan Frumkin. Mais, en art, il ne joue pas et ne fait partie d'aucun grand courant ou groupe. Il ne fait pas, non plus, un quelconque effort pour embrasser le *Zeitgeist*. Car peindre est un exercice vital. Ce sont ses tripes et surtout ses traumas qui sortent en un jet continu.



Maryan dans son studio du Chelsea Hotel, une image extraite de son film « Ecco Homo » (1975).

Ci-dessous, « Personnage in a Box » (1962), de Maryan.



Pendant longtemps, du fait qu'on ne sache pas par quoi il était passé, ceux qui pouvaient être son public ont eu du mal à comprendre sa verve aux couleurs choc et aux expressions violentes. Quelques mois avant sa mort, il entame un récit personnel qui commence par le dernier jour de son séjour en colonie de vacances où tout le monde s'était dit: « À l'année prochaine! » Il raconte: « À la place du camp de vacances, l'année suivante, je me suis retrouvé à Auschwitz. Je vous laisserai deviner ce qu'ils nous ont fait là-bas si vous ne le savez pas déjà. Souvent je regrette d'être né juif, tout simplement parce que je n'aurais pas été envoyé en camp et parce que j'aurais encore mes parents. (...) Je déclare officiellement que je qualifie ma peinture de peinture-vérité. » Dans nombre de ses toiles, il représente ses personnages en train de vomir. Curieusement ils tiennent des sucres d'orge dans leur bouche. Comme l'explique la commissaire d'exposition Alison Gingeras,



« c'est parce qu'il n'était pas en mesure de parler qu'on peut imaginer que l'expression de son trauma passe par la bouche ».

Manière obsessionnelle

Aujourd'hui Maryan est mort depuis quarante-cinq ans. Il est enfin à la mode grâce à sa « peinture-vérité ». Les choses sont allées crescendo au niveau mondial. Le coup d'envoi a été lancé en 2013 par le Musée d'art et d'histoire de Judaïsme de Paris qui lui a consacré une remarquable exposition. Depuis lors, le galeriste madrilène Michel Soskine, défend son travail. Il a été rejoint par le marchand et collectionneur new-yorkais Adam Lindemann, qui dirige Venus Over Manhattan.

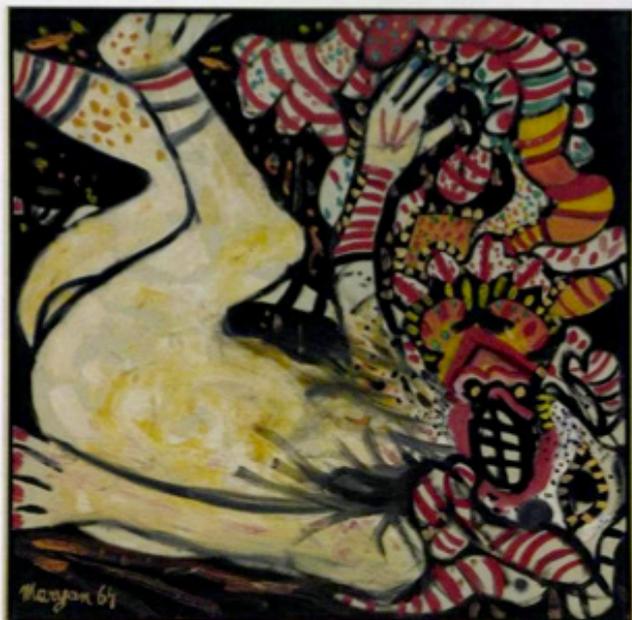
Pendant la foire Art Basel Miami Beach, le Museum of Contemporary Art North Miami (Moca) inaugurerait la plus belle exposition de la cité balnéaire (jusqu'au 20 mars). Sous le titre « My Name Is Maryan », elle voyagera à Tel Aviv en novembre prochain avec toujours pour commissaire Alison Gingeras. À Paris, de fin mars à fin mai, les galeries Kamel Mennour (qui a annoncé représenter officiellement la succession de l'artiste) et Claude Bernard lui consacrent deux expositions conjointes. Kamel Mennour raconte être frappé par « les traumas de Maryan, traduits de manière obsessionnelle ». Alison Gingeras conclut: « Peut-être que dans cette période de retour intense à la figuration, Maryan vu enfin être compris. » Il était temps.

Galerie Kamel Mennour: 47, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e.
Galerie Claude Bernard: 7-9, rue des Beaux-Arts, Paris 6^e.

Ci-contre,
« Personnage
with Feet in the
Air » (1964), de
Maryan.

Ci-dessus
à gauche,
« Personnage I »
(1963) et
« Personnage
VII » (1963).

Ci-dessus
à droite,
« Personnage »
(1962).



Les Echos SÉRIE LIMITÉE

Behold the man: forgotten film by artist who lived through Auschwitz will go on show in Tel Aviv

Pioneering film is part of the first major retrospective of Maryan, the Polish-Jewish Holocaust survivor now newly celebrated in death



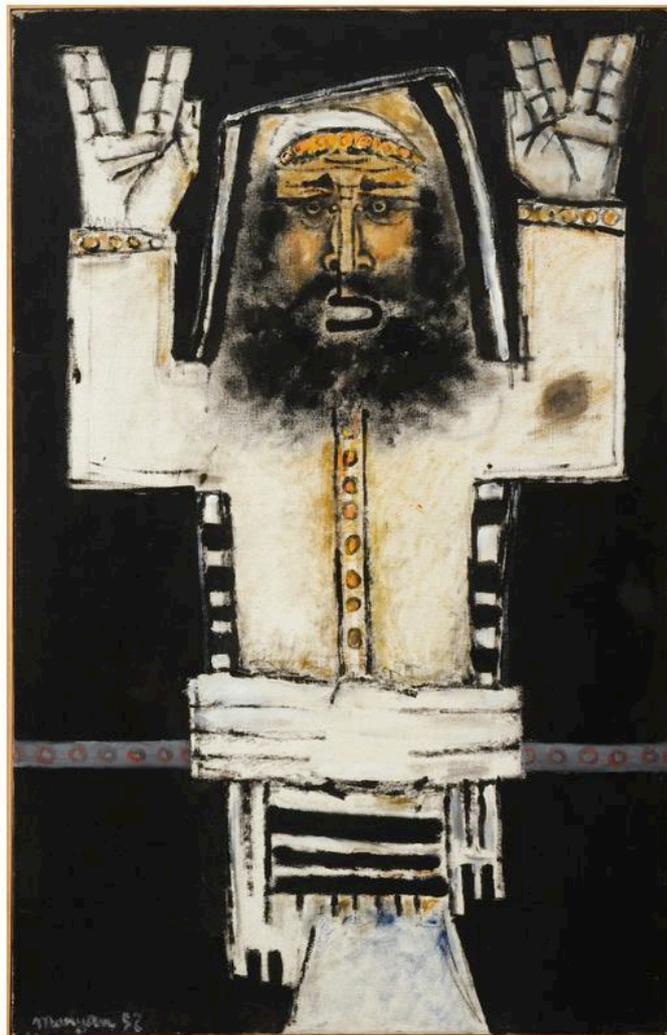
Portrait of Maryan

Ecce Homo is Latin for "behold the man"—the words Pontius Pilate is said to have shouted before the braying crowd as he held Jesus Christ, crowned with thorns, soon to die on the cross.

Maryan, the forgotten artist who survived Auschwitz and is now newly remembered in death, used "Ecce Homo" as the title of the only film he ever made.

Ecce Homo was shot in 1975 at New York's Chelsea Hotel, where Maryan, who was 48 at the time, lived and worked throughout his life in America. It was one of the artist's final major works. He died of a heart attack on 15 June 1977 while in his studio, less than two years after the film was made.

Ecce Homo took a year to create. It was 90 minutes long, shot entirely in black and white and on 16mm film. It was inspired by the contents of nine notebooks packed full of 478 drawings, each 20cm by 30cm. The drawings were created in 1971 at the behest of Maryan's therapist, for the artist had suffered a huge mental breakdown; for months on end, Maryan was rendered unable to speak and at times had to be incarcerated in a secure institution.

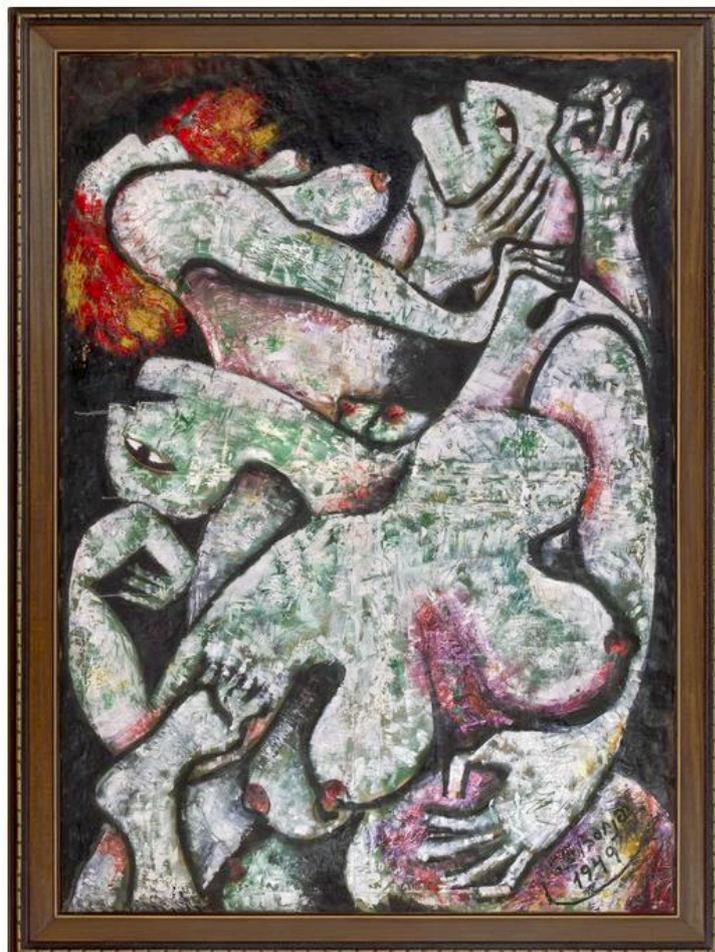


Pinkas Bursztyn, *Untitled* (1952)
courtesy MOCA North Miami

“I was astonished; why did they let me live on,” Maryan recounts in the film, almost like a mantra. “For kicks, they let me live for fun, just like they killed others for fun, for nothing.”

How does one even begin to confront such an experience through art? His film is able to recount these unimaginable experiences with an incredibly rich and multivalent visual literacy, moving fluently between a series of staged recollections and re-enactments upon which photographic images and contemporary news footage, as well as Maryan’s own paintings, drawings and lithographs, are overlaid.

And this is the crux. *Ecco Homo* was shot as the Vietnam war reached its dog days. Shortly after the film was completed, US soldiers fled the country and Ho Chi Minh’s soldiers flooded into Saigon. Maryan uses the film to recount the trauma he experienced during the Holocaust, relating it to the world he saw around him. Although he clearly could not reconcile himself with the past, he still used the film to relate the past with his present. For Maryan was just not concerned with what history had done to his body, life and mind. He was willing to empathise and relate his own experience with the events happening to other people of other races and nationalities.



Pinkas Bursztyn, *Crématoire à Auschwitz* (1949)
Courtesy Mr. Assaph Caspi, Tel Aviv, Israel

“I was astonished; why did they let me live on,” Maryan recounts in the film, almost like a mantra. “For kicks, they let me live for fun, just like they killed others for fun, for nothing.”

How does one even begin to confront such an experience through art? His film is able to recount these unimaginable experiences with an incredibly rich and multivalent visual literacy, moving fluently between a series of staged recollections and re-enactments upon which photographic images and contemporary news footage, as well as Maryan’s own paintings, drawings and lithographs, are overlaid.

And this is the crux. *Ecco Homo* was shot as the Vietnam war reached its dog days. Shortly after the film was completed, US soldiers fled the country and Ho Chi Minh’s soldiers flooded into Saigon. Maryan uses the film to recount the trauma he experienced during the Holocaust, relating it to the world he saw around him. Although he clearly could not reconcile himself with the past, he still used the film to relate the past with his present. For Maryan was just not concerned with what history had done to his body, life and mind. He was willing to empathise and relate his own experience with the events happening to other people of other races and nationalities.



Maryan's *Personnage* (1962)

© collection of Anne Wachsmann Guigon, courtes Museum of Contemporary Art North Miami

In the film's opening sequence, Maryan edits together images of his art alongside pictures of the Ku Klux Klan, the My-Lai massacre in Vietnam and Augusto Pinochet's dictatorship in Chile. He used montage and film-essay techniques to create empathetic bonds with those suffering at the hands of authoritarianism and extremism in his time.

Maryan's life after Auschwitz had a cinematic sweep. While in a refugee centre for displaced survivors of the Holocaust, his leg was amputated. That did not stop Maryan from making his way, in 1947, to what would soon become Israel. He studied art for the first time in Jerusalem and, by 1950, was a student at the École des Beaux-Arts in Paris. Maryan arrived in New York in 1962 with his wife Annette on a boat called the Leonardo da Vinci. He made the Chelsea Hotel his home and studio. His work remained there, protected by Annette, for many years after his death.

Maryan was not totally obscure in his life. In various group shows on both sides of the Atlantic, his work was exhibited alongside the chosen doyens of art history; in Europe, alongside Francis Bacon, Gerhard Richter and Alberto Giacometti, and in America alongside Andy Warhol. But he was never accorded the recognition of which he was surely worthy. While his death was recorded—*The New York Times* ran a short obituary—it was only fleetingly registered, and his name soon drifted from the art world's short memory.



Maryan, *Personnage* (1963)
Courtesy of Spertus Institute, Chicago

Today, Maryan is being newly appraised as among the few major artists to have directly witnessed the most extreme and traumatic events of the Holocaust.

Last November a landmark retrospective of Maryan's life's work, titled *My Name is Maryan* and curated by Alison M. Gingeras, opened at the Museum of Contemporary Art North Miami (MOCA).

The show was the first retrospective to examine all of Maryan's life and work across four decades. Its opening was followed by the announcement on 6 January that Maryan's estate would be represented by a major gallery, Paris-based Kamel Mennour, for the first time.



Maryan, *Personnage in a Box* (1962)
Courtesy of Venus Over Manhattan, New York

The gallery has a solo show of his work planned for spring spring 2022. The MOCA retrospective remains on view until 20 March, after which it will travel to the Tel Aviv Museum of Art in 2023, marking the first time *Ecce Homo* will be viewable in the globe's only sovereign homeland of Jewish people.

Maryan was traumatised and a victim. But he was not just a traumatised victim. He was able to use art to respond, to stand against, to locate, relate and testify. In doing so, he outdid the extremists who tried to erase him. Maryan's bodily remains are today buried in the Montparnasse cemetery in Paris. But, even in death, he remains insistently alive, his vivid creations more pressing still.

- [My Name is Maryan](#) [↗](#), *Museum of Contemporary Art, North Miami, until 20 March*

Maryan Estate Gets Gallery Representation with Paris's Kamel Mennour Following Retrospective



BY ALEX GREENBERGER January 7, 2022 11:00am

f t p +



Maryan, *Personnage in a Box*, 1962.
COURTESY VENUS OVER MANHATTAN, NEW YORK

By 2021, few in the art world remembered **Maryan**, a painter born in Poland who during the postwar era became one of the first to explicitly contend with the horrors of the Holocaust. With a retrospective that recently opened at the Museum of Contemporary Art North Miami, Maryan has drawn newfound fascination, and now, the artist's estate has gotten gallery representation at **Kamel Mennour**, which has four spaces in Paris and represents Anish Kapoor, Alicja Kwade, Philippe Parreno, Zineb Sedira, and more.

"Radical and provocative, compelling and vibrant, his unclassifiable work unfolds at the crossroads of expressionism and figuration," the gallery's eponymous founder wrote on Instagram. "With hope, derision, sarcasm and bite, the artist, whose sensitivity is rooted in traumatic personal experience, became, throughout his career, a singular witness of his time."

Prior to his death at age 50 in 1977 from a heart attack, Maryan worked in an array of modes, from figurative painting to experimental film. He processed the grief and trauma he experienced as a Jew held in a concentration camp during World War II by way of work that dealt with the violence of fascism.

Curated by Alison Gingeras, the Museum of Contemporary Art North Miami show includes a comprehensive array of his works, most notably a selection of his "personnages," paintings of people who spew blood, vomit, and twist themselves into various contortions. The show is expected to travel to the Tel Aviv Museum in Israel in 2023.

"Maryan is one of those artists that didn't make it into the first draft of the 20th-century art history, and I think that in many ways is because the trajectory of his work and his life is incredibly complex," Gingeras **told ARTnews last year** ahead of the show's opening.

READ MORE ABOUT:

[kamel mennour](#) • [maryan](#)

WHAT'S NEW

THE ART NEWSPAPER DAILY / VENDREDI 7 JANVIER 2022 / ÉDITION FRANÇAISE

TODAY

LE GRAND PALAIS ÉPHÉMÈRE SCÉNARISÉ PAR ANSELM KIEFER DANS SON HOMMAGE À PAUL CELAN (P. 3)... IWONA BLAZWICK QUITTE LA DIRECTION DE LA WHITECHAPEL GALLERY À LONDRES (P. 6)... ANNICK LEMOINE NOMMÉE DIRECTRICE DU PETIT PALAIS À PARIS (P. 8)... FRANÇOIS BORDRY DÉMISSIONNE DE LA PRÉSIDENTE DE LA BIENNALE DE LYON (P. 8)... KAZAKHSTAN : DES MANIFESTANTS RENVERSENT UNE STATUE DE L'ANCIEN DIRIGEANT NAZARBAÏEV (P. 8)... ARTCURIAL CONFORTE SA PRÉSENCE À MARRAKECH (P. 9)... CENTRE POMPIDOU-METZ : PLUS DE 165 000 VISITEURS EN 2021 (P. 9)... UN MUSÉE DE SICILE RESTITUE UN FRAGMENT DU PARTHÉNON À ATHÈNES (P. 9)...

« QUAND LE MOMA A ANALYSÉ SA COLLECTION À LA FIN DES ANNÉES 1990, IL A CONSTATÉ DES LACUNES SUR LA PÉRIODE DES ANNÉES 1920-1930. LA COLLECTION WALTHER ÉTAIT LA PLUS BELLE EN DES MAINS PRIVÉES »

QUENTIN BAJAC, DIRECTEUR DU JEU DE PAUME À PARIS, LE MONDE, 6 JANVIER 2022

 **Mad Paris** @madparisfr · 7 h

Conservé au musée du #Louvre, ce plat à décor original d' #Iznik est l'une des 500 œuvres de l' #exposition « #Cartier et les arts de l'Islam ». #ExpoCartier2021

👉 Réservez votre billet jumelé @MuseeLouvre + #MuséesdesArtsDécoratifs sur ticketlouvre.fr



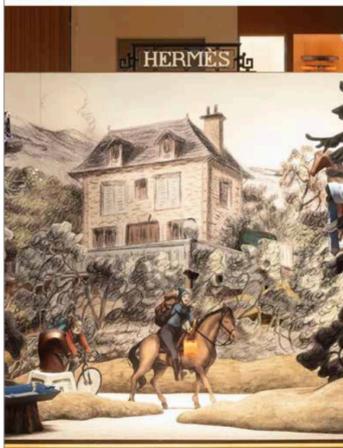
kamelmennour et maryan.s.maryan
 kamel mennour



26 J'aime

kamelmennour We are extremely proud to announce exclusive global representation of the Estate of Maryan.

doriandegar
 Hermès



19 J'aime

doriandegar Special project by Pierre Seinturier for Hermès Taiwan: "Artist Windows Project" in Taipei. On view until Jan 27th.



"Personnage", 1962. Peinture à l'huile sur toile • Oil on canvas. 114 x 114,3 cm. Collection Smart Museum of Art, Chicago (USA).

PARIS. - [Kamel Mennour](#) announced exclusive global representation of the Estate of Maryan.

Radical and provocative, compelling and vibrant, his unclassifiable work unfolds at the crossroads of expressionism and figuration. With hope, derision, sarcasm and bite, the artist, whose sensitivity is rooted in traumatic personal experience, became, throughout his career, a singular witness of his time.

"I don't force anyone to like my painting, but I don't want it to be labeled anything, for example: denunciatory painting, unbridled aggressiveness... [...] As far as my painting is concerned, I officially declare that I would rather have it called 'truth-painting'. (MARYAN, excerpt from the catalogue Ariel42, from Ariel gallery, Paris, February 1977)

Following the opening of the major retrospective exhibition "My Name Is Maryan" at MOCA – Museum of Contemporary Art North Miami, the gallery wishes in turn to contribute to the recognition and influence of this pictorial work, that relates in many ways – through echoes and ruptures – to the gallery's program as well as our current times.

A first solo exhibition is planned for spring 2022, an opportunity for the public to discover this essential body of work that, in all its fascinating and enigmatic dimensions, continues to speak with great beauty and relevance to the collective psyche today.

Born to Abraham Schindel and Gitta Bursztyn in Nowy Sącz, Poland in 1927, young Pinkas, the artist who came to be known as Maryan grew up in a traditional, working-class Jewish family. In 1939, Pinkas and his family were captured by the Nazis. Under his mother's maiden name, Bursztyn, he was imprisoned at various forced labor camps and finally at the Auschwitz and Birkenau concentration camps. Pinkas Bursztyn, who survived several near-death experiences, was the sole survivor of his family.

After the war, Bursztyn recovered from his physical injuries, which necessitated having his leg amputated. In 1947, he immigrated to then-Palestine to begin his artistic training, first in Jerusalem and, beginning in 1950, at the École des Beaux-Arts in Paris. As an act of radical self-definition, the young artist shed the name under which the Nazis persecuted him, adopting the name Maryan. Living in Paris for over a decade, he exhibited in prominent galleries, forged a distinct style independent from but adjacent to the École de Paris and the CoBrA group.

After gaining a following in Paris, Maryan moved to New York City in the early 1960s, just as he developed his notion of the *personnage*—using the French term for character to title the fictitious figures that dominated his mature oeuvre. These *personnages* are powerful vehicles for complex narratives and served as a conduit for the formal evolution of his distinctive painterly language. Working in a studio in the famed Chelsea Hotel during the 1970s—which is recreated in an immersive installation in the exhibition's opening gallery—he expanded upon the *personnage* motif to create works that explore psychosexual tropes and other figures both historical and fictional.

Maryan died of a heart attack at the age of fifty in 1977. His last decade was extremely prolific but emotionally and physically turbulent. While he had always refused being called a "Holocaust artist," the psychological fallout of Maryan's

An Artist Once Reborn Is Now Rediscovered

Maryan, who reinvented himself after surviving Nazi death camps, comes into contemporary focus in a retrospective in North Miami.



By Hilarie M. Sheets

Published Nov. 28, 2021 Updated Nov. 29, 2021

Walking through Art Basel Miami Beach in 2018 as the new executive director of the Museum of Contemporary Art in North Miami, Chana Budgazad Sheldon nearly fell over when she confronted the paintings being displayed by the New York gallery Venus Over Manhattan.

She instantly recognized the lurid, cartoonish figures, erupting with bodily fluids and strange protuberances, from visits almost two decades earlier to the New York apartment of her grandmother's friend Annette, wife of the artist known as Maryan.



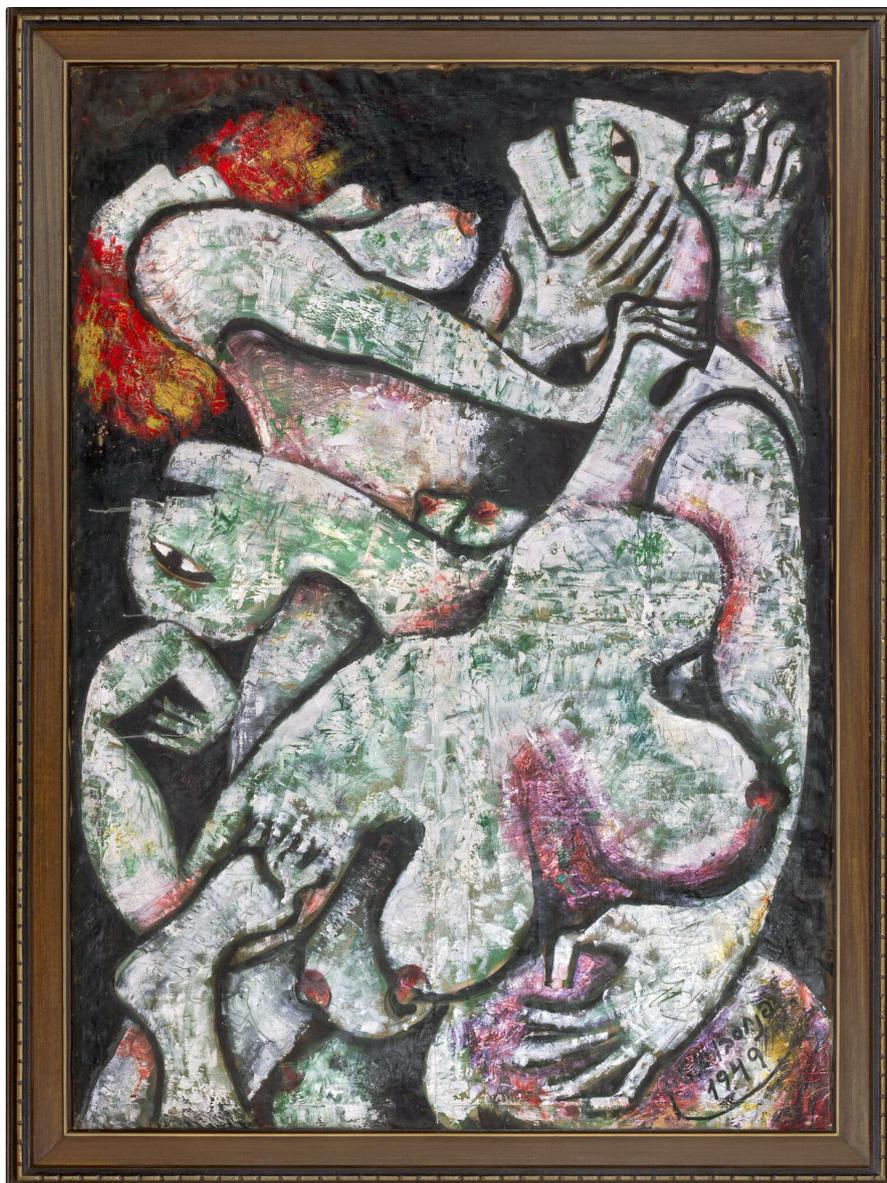
"Personnage in a Box," 1962, an oil on canvas that was part of Maryan's "personnages" series, a cast of single-figure caricatures that are at once playful and monstrous. via Venus Over Manhattan, New York

Born in 1927 in Poland and the only member of his family to survive the Nazi concentration camps (he was imprisoned under his mother's maiden name, using Pinkas Bursztyn), he moved to Paris in 1950 and studied with Fernand Léger, reinventing himself as the artist Maryan (pronounced Ma-ree-yan).

He immigrated to New York in 1961 and exhibited frequently with the Allan Frumkin Gallery before dying of a heart attack in his studio at the Chelsea Hotel in 1977 at age 50. His wife, Annette, had met Ms. Sheldon's grandmother during the war when both were hiding at a French convent and had remained close.

When Ms. Sheldon was first starting out in the art world as a gallery assistant, she was among the few to be granted an audience by Annette, who lived within a time capsule of Maryan's work after his death (and may have hobbled his legacy by protecting it fiercely in her lifetime).

Re-encountering Maryan's artwork in 2018, now as the steward of a Miami institution, "felt unexpectedly impactful," Ms. Sheldon said. "I immediately connected his experience as an immigrant, exploring his trauma and lived experience through his art, with something that would resonate with the significant immigrant community where the museum is located."



Maryan's "Crématoire à Auschwitz," 1949, reflects his experience as a prisoner during World War II. He was imprisoned under his mother's maiden name, using Pinkas Bursztyn. Collection of Mr. Assaph Caspi, Tel Aviv, Israel

In a full-blown retrospective on view at MoCA North Miami through March 20, “My Name Is Maryan” introduces the artist to a broad public convening this week for Art Basel Miami Beach. With new scholarship by the curator Alison Gingeras, who organized the exhibition, and a trove of works never before on public view, the show traces Maryan’s wildly expressive form of figuration, reinserts the work into a larger art historical context and connects it to universal human experience. The exhibition will travel to the Tel Aviv Museum of Art in March 2023.

“You would think they could be painted today,” said Adam Lindemann, the founder of Venus Over Manhattan, who discovered dozens of canvases by the unfamiliar artist when he bought Mr. Frumkin’s estate several years ago.

Since then, Mr. Lindemann has found a cultlike enthusiasm for Maryan among collectors such as Bernard Ruiz-Picasso and artists including Eddie Martinez. Mr. Martinez curated the Maryan show this fall at Venus Over Manhattan in New York and compared the artist’s biomorphic blend of representation and abstraction to artists such as Philip Guston, Carroll Dunham, Elizabeth Murray, Dana Schutz and himself.

Mr. Lindemann, who is again including Maryan paintings in his booth at Art Basel Miami Beach, commented that the artist’s figures “are always basically vomiting or bleeding or being annihilated but it doesn’t look like that — it’s just these sort of magical things coming out of them or into them.”

“There’s some positive resolution of the turns and twists of humanity,” he said.

In the opening gallery of the retrospective, Ms. Gingeras offers a sense of Maryan’s eccentric studio at the Chelsea Hotel using unpublished photographs she found from the 1970s as a guide. His crucifixion paintings and tondos of distorted heads hang salon style with African masks, folk art and toy soldiers he collected.

“I wanted to start by foregrounding the aesthetic impact of his mature work and how he constructed this visual world,” said Ms. Gingeras, who has chosen to tell Maryan’s story almost backward. “He hated the label of ‘Holocaust artist.’ It was important that that be in the heart of the show but not the first thing you experience.”



“Soldat,” 1974, another painting in Muryan’s “personnages” series. Collection of Beth Rudin DeWoody

From there, the exhibition focuses on Muryan’s “personnages,” a cast of single-figure caricatures begun in the early 1960s that are at once playful and monstrous.

Across a series based on Napoleon, recognizable in his military regalia, Muryan almost flays him alive, with things exploding from his sliced-open head.

Ms. Gingeras posited that such skewering might have helped exorcise Muryan’s resentment toward France, which denied his application for citizenship after a decade of living in Paris, as well as his traumatic memories of uniformed military at the camps.

At Auschwitz, he survived eight bullets to his body in a mass execution by the Nazis as the Russians were liberating the camps in 1945; one of his legs was amputated in Poland to save his life.

While Muryan was never part of a particular movement, his work was exhibited in Europe in the 1950s in dialogue with members of the CoBra Group, an alliance whose rudimentary figuration was inspired in part by folk and children’s art. The Miami retrospective teases out these affinities in an installation of Muryan’s paintings with those by Asger Jorn, Egill

Jacobsen and other CoBrA artists.

Another grouping puts Maryan in conversation with work by American friends and colleagues he exhibited with at the Frumkin gallery in the 1960s and 1970s, including H.C. Westermann and June Leaf.

Ms. Leaf, now 92, remembers Maryan as a theatrical person who liked to do magic tricks. “He had a kind of swagger,” she said of the way he leaned on his crutch.

Ms. Leaf described how he wouldn’t work for months but then would close himself off and “suddenly burst out with many, many paintings,” she said. “The paintings were very ugly but full of force. That meant everything to me.”



Maryan at his Chelsea Hotel studio in Manhattan. He died there in 1977 after suffering a heart attack at 50. via Venus Over Manhattan, New York

Maryan’s Holocaust experience is dealt with explicitly at the center of the show in the screening of “Ecce Homo,” an experimental film he shot with the artist Kenny Schneider. Maryan gives his first-person testimony of the Nazi camps directly to the camera.

In the opening minutes, Maryan incorporated a montage of photographs of the My Lai massacre in Vietnam, civil rights protests and Ku Klux Klan members and other sociopolitical struggles, connecting all of this to the Holocaust as an extreme example of what can happen in the absence of democracy and freedom.

“It’s about his desire to speak to the human condition as a whole and understanding different forms of discrimination that he saw happening as a continuum,” Ms. Gingeras said. “This is really the political relevance of his work today.”

Critique

Maryan, colère en couleurs

Ses peintures marquées par la Shoah sont exposées à Paris.

par [Corinne Bensimon](#)

publié le 24 janvier 2014 à 20h16

Ricanant langue dehors, main trouée d'un stigmatte christique, chemise kaki, kippa, oreilles d'homme et d'âne, le *Personnage* sur l'affiche de l'expo «La Ménagerie humaine», au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, à Paris, annonce la couleur : celle sang et noir, jaune et verte, criarde, hurlante du peintre juif Maryan, Polonais torturé par la Shoah. Nul besoin d'autres clés : sa peinture «*n'est pas une autobiographie*» mais une «*peinture-vérité*», revendiquait-il, brut de mots. Une translation, au sens mathématique : déplacer d'un lieu à un autre - de l'homme à la toile - un objet, en l'occurrence, une douleur de colère, d'angoisse et de désespoir, indicibles. La projection est violente. Dans le silence du musée, on en entend le choc, répété, comme un tir sur une cible encore ratée, comme une tirade éructée.

La guerre et le théâtre : les deux mondes se fondent en une farce grotesque où défilent ces *Personnage* - titre de nombre d'œuvres - choisis par Nathalie Hazan-Brunet, commissaire de cette exposition dédiée aux années 60-70, les dernières et les plus fécondes. Voilà une galerie de chimères. Homme-mitraillette, homme-robot. Homme-chien face au chien-homme : c'est Balak, le gentil toutou inventé par le Nobel Agnon, devenu féroce après qu'on lui a peint sur le dos «*chien fou*» et que le monde, apeuré, lui jette des pierres ; à moins que ce ne soit le cabot des nazis.

Victime, bourreau, la ligne est confuse, sa traversée hante les peintures de Maryan. Ainsi *D'après Goya*, où le condamné porte le chapeau pointu de l'inquisiteur. L'enfermement est le lot commun - dans une boîte, dans un corps dont les bras se croisent jusqu'à devenir camisole. Le pouvoir, lui, est indestructible : ces Napoléon, ces papes, ces gardiens de camps rient encore, la tête tranchée, alors que sortent les langues et les fluides. Le théâtre de l'absurde percole : Beckett, Jarry, Kafka. Le trait noir de Bacon aussi, dans ce visage au cri muet. C'est celui de Maryan incapable de dire, avec des mots, l'horreur de son adolescence. En 1971, son psy lui demande de raconter, en dessins. Ses croquis sont exposés pour la première fois. En épilogue de l'exposition, on entre dans la biographie, noire.

Maryan, né Pinchas Simson Burstein en 1927 en Pologne, est arrêté par les Allemands à 12 ans avec sa famille. Il est déporté de camp en camp, fusillé et laissé pour mort, une balle dans le cou, l'autre sous l'œil. Envoyé à Auschwitz puis à Blechhammer, il est blessé à la jambe, libéré par les Russes, amputé. Il fuit en Palestine, puis à Paris. Il a 23 ans et une bourse pour les Beaux-Arts, où il travaille avec Fernand Léger. Expositions, prix. Devenu Maryan, il part à New York. Expositions, dépressions. Dans sa chambre du Chelsea Hotel, à New York, il tourne, en 1975, *Ecce Homo*, où il se met en scène en camisole, tente de raconter, entrecoupé d'images de charniers, appelant à l'aide, luttant contre sa culpabilité de survivant. Une projection intégrale de ce film de l'horreur est donnée dimanche au musée. Maryan est mort en 1977, d'une attaque.

CULTURE

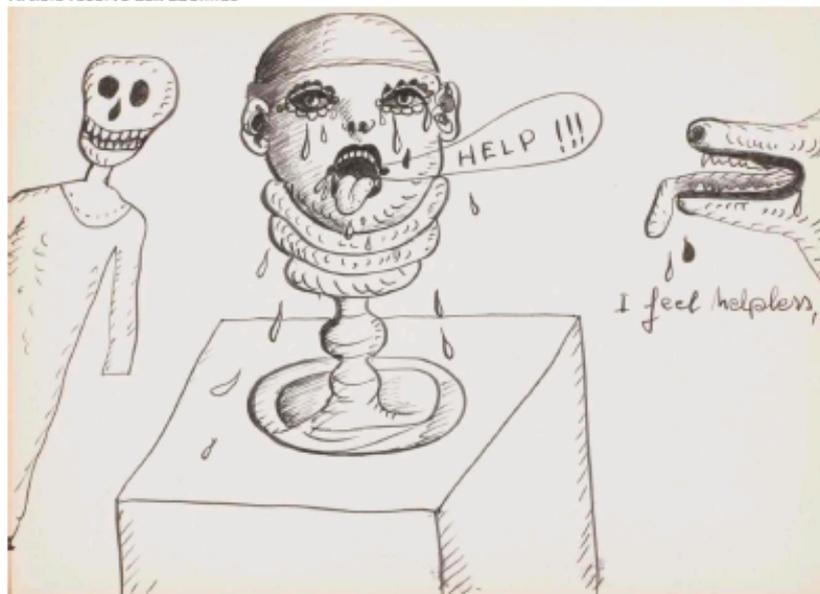
Le regard féroce de Maryan, peintre survivant

Le Musée d'art et d'histoire du judaïsme à Paris expose l'œuvre de cet artiste né en Pologne.

Par Harry Bellet

Publié le 17 janvier 2014 à 11h07 - Mis à jour le 18 janvier 2014 à 20h13 • Lecture 3 min.

Article réservé aux abonnés



Carnet de dessins n° 9, 1972. Encre de Chine sur papier. CNAM

Durant l'hiver 1942-1943, Pinchas Simson Burstein, âgé de 16 ans, est fusillé par les nazis, avec vingt-deux autres juifs, à Rzeszow, en Pologne. Une balle au visage, près de l'œil, une autre au cou, il s'écroule parmi les cadavres. Et survit. En janvier 1945, juste avant la libération du camp de concentration de Blechhammer par l'Armée rouge, des gardes lui tirent dessus : plusieurs balles dans la jambe droite. Il sera amputé par les Russes. Après-guerre, il gagne la Palestine et étudie l'art à Jérusalem, quand éclate la guerre d'indépendance. Puis, en 1950, il vient à Paris, se forge de faux papiers – habitude de survivant – et devient Maryan.

Maryan (1927-1977) est aujourd'hui exposé au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, à Paris. Pour beaucoup, ce sera une gifle : le garçon n'avait, on le comprend, rien d'un tendre. Accessoirement, il était fou. C'est du moins ce que pense son psychanalyste, lequel, à New York, où Maryan s'est installé en 1962, conseille à l'artiste victime d'une dépression nerveuse de dessiner ! Ce qu'il fait, (in)consciencieusement, remplissant neuf carnets de quatre cent soixante-dix-huit dessins légendés, qu'il regroupe sous le titre « Ecce Homo ».

Images de son père et de sa mère, morts dans les camps, de lui, confronté à des cadavres, de son frère, assassiné également par les nazis, mais « attendant Godot », du même Godot tué par Maryan lui-même, qui s'est pour l'occasion représenté uni|ambiste, ou se met en scène, pleurant en désignant « les jouets que je n'ai jamais eus... » Visages hurlant, pleurant, vomissant parfois – au mieux – de Pères Ubu cruels, ça va de soi, mais pas drôles du tout.

« IL SE POSE EN ARTISTE ET NON EN TÉMOIN »

Pourtant, ainsi que le rappelle Paul Salmona, le directeur du musée, dans sa préface au catalogue, « Maryan conteste vigoureusement la réduction de son œuvre à sa vie. Il se pose en artiste et non en témoin ». Sauf que l'artiste est en porte-à-faux. Figuratif, dans le Paris des années 1950 qui ne jure que par l'abstraction, proche de Jean-Michel Atlan toutefois, qui est aussi un « maverick », un esprit indépendant, même s'il fut un temps proche du mouvement Cobra. Pensionnaire du Chelsea Hotel de Manhattan au moment où déferle à New York le pop art, mouvement gracieux et optimiste dont il est aux antipodes.

Si on peut rapprocher ses œuvres de celles d'un de ses contemporains mieux connus – ses figures de papes notamment, qu'il nommait ses « personnages du Vatican » et dont il disait : *« Pour moi, ils représentent l'autorité. Et j'ai peur de l'autorité... »* –, c'est moins de celles de Francis Bacon, auquel il se réfère parfois, que des généraux monstrueux d'Enrico Baj, avec qui il expose, en 1962, chez Mathias Fels, galeriste à Paris, dans le cadre du lancement d'un mouvement éphémère, « une nouvelle figuration ». Aux Etats-Unis, ses alter ego ont pour nom Leon Golub, et peut-être Philip Guston. Des peintres pour les peintres.

Mais lui demeure ambigu : on s'attardera avec profit, et sans doute un peu de gêne – celle du survivant –, devant le film tourné le 28 février 1975 dans sa chambre du Chelsea Hotel, où il raconte sa vie. Elle faisait dire au critique Pierre Cabanne : *« A qui en veut donc Maryan ? A lui-même, et à tout le monde... »* L'artiste ne l'aurait pas démenti : *« On dit que je suis un méchant personnage, ça, c'est vrai aussi. »* On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que ses tableaux soient ce qu'ils sont : hallucinants.

Maryan. La ménagerie humaine. Musée d'art et d'histoire du judaïsme, 71, rue du Temple, Paris 3^e.
Tél. : 01-53-01-86-60. Ouvert du lundi au vendredi de 11 heures à 18 heures et le dimanche de 10 heures à 18 heures. Nocturnes le mercredi jusqu'à 21 heures. Entrée : 7 €. Catalogue, 120 p., 39,90 €.

Harry Bellet

Arts et Expositions

ARTS ET EXPOSITIONS / 23.12.2013

Maryan, théâtre de la cruauté



Maryan, Personnage (Napoléon), 1973, crayon de couleur gras sur papier fort, 101,6 x 81,5 cm (Paris, Centre Pompidou. Mnam/Cci/Photo de Presse Rmn).

Familier des redécouvertes de figures fortes et singulières (Bruno Schulz, Charlotte Salomon et Félix Nussbaum) le musée d'art et d'histoire du Judaïsme expose une œuvre grinçante et inclassable.

Celle de l'artiste Pinchas Burstein, dit Maryan (1927-1977) dont les Personnages font face au spectateur : hommes-cibles, robots claquemurés, hommes-animaux, Napoléons hurlants, figures béates et imbéciles, victimes ou bourreaux. Un théâtre de la cruauté nourri de son expérience des camps nazis et de la découverte, au sortir de la guerre, de l'œuvre de Kafka et de Beckett. Parce qu'il ne voulait pas tomber dans le dogmatisme de l'abstraction d'après-guerre, Maryan avait fait un retour à la figure avec une étonnante « *parade humaine* » incarnant tour à tour fragilité et sauvagerie. L'exposition reprend les temps forts de son œuvre peint et dessiné de 1960 à 1977, avec pour clé de voûte les carnets de dessins réalisés à la demande de son psychanalyste à New York en 1971-1972, qui mettent en scène des personnages éplorés, crachant, hurlant. Cris muets jetés à la face du monde.



Myriam Boutoulle
Journaliste

